LES BONS MARIS

29

FONT

LES BONNES FEMMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES,

Par MM. Valory, Davenne et Prosper;

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS,
SUR LE THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES,
Le 4 Octobre 1834.

A PARIS,
CHEZ MARCHANT, ÉDITEUR, BOULEVART ST.-MARTIN, 12.

1834.

N. 5. TOM. IV. 80

78283

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
DERNEVAL, agent de change, mari d'Hortense.	MM. Dussert.
ALFRED, propriétaire, homme du jour.	Isidore.
DURAND, épicier, mari de Joséphine.	Palaiseau.
La BARONNE de Saint-Romain, femme à la mode.	Mmes Alberti.
Mme GOURNAY, marchande friutière, retirée du commerce.	Dumas.
JOSÉPHINE, sa fille.	Élise.
HORTENSE, id.	Camille.
MICHEL, commis de Derneval.	MM. Belmont.
GODICHARD, garçon de Durand.	Victor.

La scène est à Paris.

Impr. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

LES BONS MARIS,
FONT LES BONNES FEMMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE I.

Un jardin de restaurateur. A droite, au premier plan, l'entrée de la maison. A gauche, hors de la rue du spectateur, est la pelouse où l'on danse; de chaque côté, entre les arbres, des verres de couleur.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA BARONNE, ALFRED, *entrant par la gauche.*

LA BARONNE, *entrant et riant aux éclats.* Charmans originaux, ah! ah! les deux jeunes mariées, la mère, l'un des gendres surtout! et les amis! ah! ah! les excellentes figures! comment avez-vous fait, Alfred, pour rassembler tout cela? ah! ah! ah!

ALFRED. Doucement, doucement, madame, on pourrait nous entendre.

LA BARONNE. Oh! je ne prétends pas leur cacher l'admiration qu'ils m'inspirent.

ALFRED. Je doute qu'ils s'en montrent reconnaissans.

LA BARONNE, *s'asseyant.* Mais ce ne serait pas la première fois que j'aurais fait des ingrats!

ALFRED. Des ingrats! cela est-il possible... si aimable, si jolie...

LA BARONNE. Oui, monsieur, cela est possible, et vous le savez, je n'irai pas bien loin pour en chercher des preuves.

ALFRED. Tâchons d'éviter l'explication. Je ne veux pas vous combattre, je sens trop quel avantage vous avez sur moi; avec tant d'esprit!..

LA BARONNE. Flatteur!.. asseyez-vous.

ALFRED, *s'asseyant.* Aussi, je vous demande grâce pour mes protégés; ne les accablez pas, madame.

LA BARONNE. Savez-vous qu'il a fallu toute l'amitié que je vous porte, ainsi qu'à votre ami Derneval, pour consentir à me mêler à ces gens, qui n'ont pas la plus petite idée des manières du monde.

ALFRED. Mais en revanche, quelle bonne et franche gaîté! là, point de paroles mielleuses, point d'élégantes expressions qui déguisent la fausseté des sentimens, point de sotte étiquette; mais de la joie, du bonheur. Tout est vrai; chacun de leurs mots est dicté par le cœur; tenez, baronne, je crois que ces gens-là savent mieux s'amuser que nous.

LA BARONNE. N'importe; je ne comprendrai jamais comment Derneval a pu s'allier à cette famille!

ALFRED. Mais il a trouvé là un excellent parti; cent mille francs de dot!

LA BARONNE. Bah! il y a de la fortune! alors cela me raccommode un peu avec vos locataires; car vous m'avez dit, monsieur le propriétaire, que toute cette noble famille logeait dans votre maison du beau quartier St-Eustache.

ALFRED. Oui, madame; madame Gournay, brave et digne femme, occupe depuis vingt ans le rez-de-chaussée de ma maison.

LA BARONNE. Elle est dans le commerce?

ALFRED. Marchande de beurre, en gros et en détail.

(A ces mots la baronne rit aux éclats.)

ALFRED. Riez tant que vous le voudrez; c'est à ce commerce qu'elle doit une fortune loyalement acquise.

LA BARONNE. Vraiment?

ALFRED. Oui, madame, ces gens-là ont l'impertinence de faire fortune en travaillant, tandis que bien des nobles barons se ruinent à ne rien faire.

LA BARONNE. Ah! vous jetez des pierres

dans mon jardin; mais je vous dispense de toute comparaison.

ALFRED. Enfin, madame, ce qui achève de justifier le choix de Derneval c'est que les jeunes personnes ont été toutes deux fort bien élevées; des talens, d'excellens principes...

LA BARONNE. Monsieur a été à même de faire cette dernière remarque?

ALFRED, *vivement*. Avec un véritable intérêt! l'innocence et la vertu sont de si doux spectacles!

LA BARONNE. J'ai remarqué que vous vous intéressiez plus particulièrement à l'innocence et à la vertu de...

ALFRED. De la cadette, mademoiselle Hortense.

LA BARONNE. Non; de mademoiselle Joséphine; celle qui épouse ce monsieur si drôle.

ALFRED. L'épicier Durand; oh! pour celui-là, bien que j'aie également l'honneur de le compter au nombre de mes locataires, je vous l'abandonne; c'est bien le mari le plus grotesque...

LA BARONNE, *se levant*. Puisque nous en sommes aux explications, dites-moi donc pourquoi madame Gournay, qui a cherché un parti brillant pour sa fille cadette, donne son aiuée à ce M. Durand?

ALFRED. Cela tient au caprice d'un vieil oncle qui adorait Hortense; il n'avait pas d'enfant et la regardait comme sa fille, c'est lui, qui avant de mourir avait ébauché ce mariage, et qui, pour l'assurer, nomma Henriette sa légataire universelle. Cet héritage, joint à la dot donnée par madame Gournay, a complété cette somme de cent mille francs, avec laquelle Derneval vient d'acheter sa charge d'agent de change.

LA BARONNE. Ah! votre ami est une des petites puissances de la Bourse?

ALFRED. Derneval n'est point mon ami; il n'est pour moi qu'une connaissance assez familière à la vérité... Que pensez-vous de lui?

LA BARONNE. Oh! je l'ai déjà rencontré dans le monde; je le trouve assez bien; un peu vain. Quant à son esprit, dam! c'est un financier.

DERNEVAL, *dans la coulisse*. Oui, oui, c'est convenu.

ALFRED. Je l'entends.

SCENE II.

LA BARONNE, DERNEVAL, ALFRED.

DERNEVAL, *à des garçons*. L'on dansera sur la pelouse, et l'on jouera ici, nous aurons de l'air... allez disposer les tables... (*Apercevant la baronne.*) Ah! pardon, je suis peut-être indiscret, je me retire.

ALFRED. Point du tout, cher Derneval, votre société est toujours si agréable. (*A part.*) Et quelquefois si utile.

LA BARONNE. Pourquoi retenir monsieur; de jolis yeux le cherchent et le demandent avec impatience.

DERNEVAL. En me voyant venir ici, on croirait plutôt que c'est moi qui les cherche.

LA BARONNE. Trop aimable! (*A part.*) C'est un peu fade.

DERNEVAL. A propos mon, cher Alfred, je vous dois des excuses, et surtout à madame la baronne; deux noces chez un traiteur du boulevart de l'Hôpital! et une société!.. mais, en honneur, je ne pouvais pas conduire ce monde-là chez Grignon ou chez Lointier.

LA BARONNE. Il y a pourtant des femmes fort jolies... madame Derneval et sa sœur.

DERNEVAL. Mille fois trop bonne! Oui, oui, ma femme est assez bien.

ALFRED. Que dites-vous? elle est charmante.

DERNEVAL. Oh! le bandeau de l'hymen ne m'a point encore aveuglé au point de ne pas voir ce qui manque à ma femme; elle est assez bien, je le répète; mais elle n'a encore aucun usage du monde; sa simplicité est extrême.

ALFRED. C'est un trésor d'innocence que vous allez vous empresser de dérober à tous les yeux.

DERNEVAL. Pour qui me prenez-vous? Si j'épouse une jolie femme, c'est pour m'en faire honneur!

LA BARONNE. Voilà parler en philosophe aimable et en homme d'esprit.

ALFRED. Oui, c'est l'esprit de la banque.

DERNEVAL. Vous avez raison; nous autres financiers, il faut que tout nous rapporte dans le mariage. D'abord la dot; ensuite il est assez flatteur d'entendre dire au spectacle, au bal, dans le monde: quelle est donc cette jolie femme? — c'est madame une telle! — Ah! ah! et son mari? — Il est dans la finance... ça fait bien, ça fait parler d'un homme, et ça le lance tout naturellement.

AIR ! *Rubans, cachemires, dentelles* (de la somnambule.)

Je veux donner bals et soirées,
Je veux éblouir tous les yeux;
De femmes richement parées
Je veux un cercle radieux;
Ma femme en sera la plus belle,
Et c'est ainsi qu'en peu d'instans,
J'augmenterai ma clientelle.

ALFRED, *à part, finissant le couplet.*

Et sa famille en même temps.

Ces financiers ont une manière d'envisager les choses!...

LA BARONNE. Originale....

DERNEVAL. Et positive ; il n'y a rien qui donne de l'expérience comme l'arithmétique.

LA BARONNE. Il me semble, d'après votre manière de voir, que mad. Durand vous eût beaucoup mieux convenu.

DERNEVAL. Il est vrai; son goût dans sa mise, ses talens même lui donnaient quelque avantage sur sa cadette; mais la tendresse d'un vieil oncle a fait pencher la balance en faveur d'Hortense.

ALFRED. Il n'y a rien à répondre à cela.

DERNEVAL. Pas le plus petit mot; si ce n'est que Durand s'en tirera comme il pourra. Ses manières communes, son peu d'éducation, ne doivent pas en faire un mari bien aimable pour cette pauvre Joséphine; mais une femme a tant de moyens de distraction, n'est-ce pas, Alfred. Tant pis pour le beau-frère... il apprendra à ses dépens que l'homme doit toujours avoir la supériorité dans le ménage, sous peine... enfin ça le regarde!

DURAND, *dans la coulisse.* Par ici, par ici, mon épouse....

DERNEVAL. Justement le voici.

SCENE III.

LA BARONNE, DERNEVAL, MAD. GOURNAY, DURAND, JOSÉPHINE, ALFRED.

DURAND. Eh! voilà le beau frère!.. Et mon propriété aire! C'est charmant; des verres de couleur partout, un orchestre de dix musiciens, des balançoires, des jeux de toute espèce, et puis une société d'un genre ; ma foi, c'est une jolie chose que le mariage... à présent je me marierais autant de fois qu'on voudrait.

Derneval et la baronne se promènent au fond.

MAD. GOURNAY. Comment ?

DURAND. Non, non, c'est une bêtise que je dis là... tenez, je suis si content, si heureux! que j'en perds l'esprit. Je ne suis plus moi! il semble que je rêve; je ferais des folies... embrassez-moi, maman Gournay.

ALFRED, *à Joséphine.* On n'est pas plus jolie.

JOSÉPHINE, *avec un soupir.* Le croyez-vous, monsieur?

ALFRED. Sans doute (*Haut*). Que M. Durand est heureux!

DURAND. Oh! oui, je suis heureux.

AIR : *ils ont assez de tous leurs vieux péchés.*

A ce bonheur comvais-je donc m'attendre.
Moi pauvre garçon, sans esprit, sans talent
J'ai que d'lamour vous avez daigné le prendre
Quand je vous l'offris c'était en rougissant
Car dans c' marché je gagne cent pour cent
A c't'unions qui tous deux nous rassemble
Vous apporter esprit, talens, candeur.
Vous apporter toutes les vertus ensemble
Moi je ne puis vous offrir qu'un bon cœur.

JOSÉPHINE. Et je l'ai accepté avec reconnaissance.

MAD. GOURNAY. Et t'as bien fait; Durand est un honnête garçon; on peut croire à sa parole; c'est quelque chose, vois-tu, ma fille. On n'en peut pas dire autant de tout le monde.

JOSÉPHINE, *regardant Alfred.* Oui, cela est vrai, ma mère.

ALFRED, *bas.* Joséphine...

On entend la prélude de l'orchestre.

DURAND. V'là le bal qui commence... Madame Durand veut-elle accepter ma main pour la première?

ALFRED, *vivement.* C'est une faveur que j'ai sollicitée avant vous, mon cher Durand.

DURAND. Mais je croyais qu'à une noce, le marié ouvrait toujours le bal avec la mariée.

DERNEVAL, *qui est redescendu avec la baronne.* Fi! donc! c'est trop bourgeois.

DURAND. Bourgeois, bourgeois..... il me semble que nous ne sommes ni des ambassadeurs ni des marquis.

DERNEVAL, *offrant sa main à la baronne.* madame, voudra-t-elle me permettre?

LA BARONNE. Volontiers, monsieur.

Ils sortent pour la danse.

ENSEMBLE.

Tout est prêt,
Et de l'archet
La ritournelle
Nous appelle;

Sortons donc pour obéir
A ce doux appel du plaisir.

Alfred et mad. Durand sortent par la droite. Derneval et la baronne les suivent. Durand a fait quelques pas. Derneval, en passant devant lui, étouffe un éclat de rire. La baronne en fait autant avec son éventail.

SCÈNE IV.

DURAND, Mad. GOURNAY.

DURAND, *allant s'asseoir en bousculant une chaise avec humeur.* C'est ça. On emmène ma femme et l'on me laisse là.

MAD. GOURNAY. Qu'est-ce que vous avez donc, mon gendre? Quelle figure renfrognée!..

DURAND. C'est M. Alfred...

MAD. GOURNAY. M. Alfred!..après?

DURAND. Il a des soins, des attentions,.. Il invite ma femme...

MAD. GOURNAY. Je n'vois pas de mal à cela.

DURAND. Non, mais dans le temps, on avait dit qu'il devait épouser votre fille... que des raisons de famille l'en avaient empêché... et je vous avouerai...

MAD. GOURNAY. Serlez-vous jaloux par hasard?

DURAND. Moi, jaloux! Dieu m'en préserve! Mais je ne voudrais pas avoir l'air d'être là pour mémoire. On revlendra à moi quand on aura le tems; si on y pense encore!

MAD. GOURNAY. C'est votre faute aussi.

DURAND. Comment! c'est ma faute?

MAD. GOURNAY. Vous vous laissez toujours devancer; que diable! il faut être un peu plus adroit. Et puis, quand vous êtes près de votre femme, vous devenez muet, vous ne savez que la regarder et pousser de gros soupirs.

DURAND. Oh! ça, c'est vrai; il me semble toujours que je vas lui dire les plus jolies choses du monde, et puis, au moment!.. votre serviteur de tout mon cœur; je ne trouve plus une seule parole; et pourtant ce ne sont pas les idées qui me manquent; ma tête, mon cœur, tout en est plein. Je ne sais par où commencer! C'est comme lorsqu'il y a foule au spectacle, plus on se presse, moins il en passe!

MAD. GOURNAY. Eh bien! faut tâcher d'y mettre de l'ordre et ça ira.

DURAND. Avec ça, que ma femme m'impose, voyez-vous! vous l'avez fait si bien élever, qu'il y a des momens où je crois que vous avez eu vraiment tort; pour moi du moins!

MAD. GOURNAY. Mon gendre, vous me permettrez de vous dire que votre observation n'a pas le sens commun; si j'ai travaillé, si j'ai amassé quelques écus qui ne doivent rien à personne, c'est bien le moins que mes enfans en profitent. Je n'ai pas voulu que mes filles soient des ignorantes comme moi; mon père et ma mère ne savaient pas lire; ça les a toujours gênés dans ce qu'ils voulaient entreprendre. Ils m'ont envoyée à l'école, ça m'a servi pour faire mon commerce, sans le secours de personne que moi. Or, si le peu que j'ai appris m'a été utile, en savoir un peu plus sera aussi utile à mes filles. Elles auront de la fortune, je ne veux pas qu'elles soient au-dessous des belles dames qu'elles rencontreront dans le monde. Je ne veux pas qu'elles soient humiliées par des piegrièches qui ne les vaudront pas. C'était un raisonnement de mère, voyez-vous; de mère, qui pense à l'avenir des siens, et qui veut leur donner des jouissances qu'elle n'a pas eues pour elle!

DURAND. Oh! pardien! je me suis bien dit ça aussi; et si le bon Dieu m'envoie des enfans, comme je l'espère, je ferai pour eux ce que vous avez fait pour les vôtres.

MAD. GOURNAY. Et vous ferez bien; l'éducation ne gâte rien.

DURAND. Je le sais, et c'est justement parce que je n'en ai pas que je doute de moi; que je crains de passer pour un sot aux yeux de ma femme, surtout auprès de M. Alfred et de mon beau-frère Derneval; eux! ce sont des messieurs! ils ont des manières que je ne peux pas avoir! ça me fait du tort auprès de Joséphine...

MAD. GOURNAY. Allons donc qu'est-ce que c'est que ces idées-là? Moi non plus je n'ai pas de belles manières, c'que ça empêche mes filles de m'aimer? non; parce que je suis bonne mère! eh! ben, soyez bon mari et on vous aimera.

DURAND. Ah! quant à ça, vous n'aurez pas à vous plaindre de moi; votre fille sera heureuse, dam! autant qu'il dépendra de moi; et allez, elle sera bien ingrate si elle ne parvient pas à oublier mes défauts, car j'aurai tant de soins, tant de prévenances et d'amour pour elle, qu'il faudra bien quelle finisse par m'aimer tel que je suis... n'est-ce pas maman Gournay? n'est-ce pas qu'elle m'aimera?

MAD. GOURNAY. Oui, mon garçon, oui, vous le méritez, et puis souvenez-vous toujours de ça: les bons maris font les bonnes femmes.

DURAND. En ce cas, je suis tranquille.

MAD. GOURNAY. Eh! bien alors, vous n'avez plus de raison d'être triste?

DURAND. Non, non, v'là qu'est fini; ce que vous m'avez dit m'a fait du bien; vous êtes une bonne femme maman Gournay.

MAD. GOURNAY. Eh! ben, voyons, embrassez-moi.

DURAND. Oui, je vais vous r'embrasser, et de tout mon cœur.

MAD. GOURNAY. A la bonne heure! j'vous r'connais... donnez-moi la main, nous allons danser ensemble.

DURAND. Avec plaisir; et la galope même, si vous voulez.

MAD. GOURNAY. Eh! pourquoi pas?

DURAND. Au fait...

MAD. GOURNAY. J'm'en moque, j'accepte.

DURAND. Vraiment?

On entend un air de galopade.

MAD. GOURNAY. Justement, v'là qu'on la danse..

DURAND. Eh! bien?

MAD. GOURNAY. Eh bien?

DURAND. En avant la galopade!

Ensemble et en dansant.

Air de la Galopade.

Allons,
Rions
Et chantons
Et dansons,
Le plaisir nous invite;
Amusons-nous,
Santons tous,
C'est si doux
De faire ainsi les fous.

MAD. GOURNAY.

Mon gendre, je crois
Que vous allez un peu trop vite,
J'étouffe et je vois
Que j' n'ai plus mes jamb's d'autre fois.

DURAND.

Marquez bien le pas,
N'ayez pas peur que je vous quitte;
D' long-temps je n' serai las,
Un' fois lancé je n' m'arrêt' pas.
Allons,
Rions, etc.

Ils sortent, en dansant, par la gauche.

SCENE V.

DERNEVAL, ALFRED, *entrant par le côté opposé à celui par où sortent Durand et sa belle-mère.*

ALFRED, *à part.* Joséphine se promène dans le jardin; sans doute elle va venir de ce côté... Attendons-la..

DERNEVAL, *entrant.* Garçons, garçons!

ALFRED, *à part.* Encore ce Derneval!..

DERNEVAL, *aux garçons qui sortent de la maison.* Placez les tables de suite... ici un écarté... là une bouillote... (*Les garçons sortent et placent les tables pendant la scène*). Vous êtes comme moi, n'est-ce pas Alfred? La danse vous ennuie?...

ALFRED. Moi, pas du tout; je trouve ce plaisir charmant.

DERNEVAL. Laissez donc! remuer les bras, la tête, les jambes en cadence! c'est bien futile... il n'y a rien là de positif, pour moi, du moins! vous, c'est différent.

ALFRED. Comment?

DERNEVAL. Vous y trouvez le charme d'un doux tête-à-tête, c'est un moyen d'être seul au milieu de la foule.

ALFRED. Je ne vous comprends pas...

DERNEVAL. Lorsqu'on sait choisir sa danseuse, que d'aimables sensations dans ces walses, dans ces passes voluptueuses où l'on serre tendrement une petite main, où l'on presse doucement une jolie taille qu'on rapproche d'un cœur, dont les battemens tumultueux peignent si bien toute l'ardeur!

ALFRED. Derneval, cette plaisanterie...

DERNEVAL. Rassurez-vous, je serai discret... Oh! je n'ai pas d'esprit de corps... Un mari, bon enfant, sera toujours un trésor à mes yeux... il nous en faut comme cela! Je me marie, c'est fort bien... il faut mettre ordre à ses affaires; mais je ne renonce pas au plaisir, au contraire...

Air du Carnaval.

Fil d'un époux qui, maussade et fidèle,
Semble n'avoir d' yeux que pour sa moitié;
Qui ne voit qu'elle et d'aimable et de belle,
Ces maris-là, mon cher, me font pitié;
Je ne veux pas, lorsque je me marie,
Du Dieu d'hymen prenant le ton brutal,
Pour enterrer l'amour et la folie,
Faire un linceul du voile virginal.

On entend au fond de grands éclats de rire.

ALFRED. Qu'ont-ils donc là-bas... (*A part, regardant à gauche.*) Joséphine! si je pouvais éloigner Derneval...

Les éclats de rire continuent.

DERNEVAL. Eh! c'est notre ami Durand et ma respectable belle-mère! Durand vient de glisser sur le gazon, madame Gournay est tombée sur lui! Oh! le drôle de groupe!.. Ah! ah!

ALFRED, *riant aussi.* Faites donc votre devoir de gendre... aidez votre belle-mère à reprendre son équilibre.

DERNEVAL. Diable! et le beau-frère aussi! entre maris, il faut quelquefois se donner la main.

Il sort par la gauche.

ALFRED. A merveille!.. il me laisse... la voici! profitons des instans.

Il se cache à gauche.

SCENE VI.

ALFRED, JOSÉPHINE, *entrant par la droite.*

JOSÉPHINE. Respirons un peu; cette gaîté, ce bruit, tout cela me fatigue, me pèse... et pourtant tout me dit que je serai heureuse...

Air : *Vaudeville de la haine d'une femme.*

D'où vient le trouble qui m'agite,
Quand près de moi tout est joyeux?
Et lorsqu'au bonheur tout m'invite,
Pourquoi ces larmes dans mes yeux?
Alfred... Ah! malgré moi j'y songe,
Il me promit d'autres liens;
Son amour n'était qu'un mensonge,
En vain, je dis : c'est un mensonge!
Je m'en souviens, (*bis*)
Pour mon malheur, je m'en souviens.

ALFRED, *à part.* Que dit-elle?

JOSÉPHINE.

Même air.

Mais quoi! l'illusion prolonge
Cette erreur que j'aime toujours;
Tout a passé comme un vain songe,
Adieu, bonheur, adieu, beaux jours!
Ce chagrin, qu'en paix je dévore,
Pourtant est mon unique bien!
A mes pieds, je le vois encore! (*bis*)
Je m'en souviens, (*bis*)
Pour mon malheur, je m'en souviens.

ALFRED, *à ses pieds.*

Je m'en souviens, (*bis*)
Pour mon malheur, je m'en souviens.

JOSÉPHINE. Ah! fuyons, fuyons d'ici.

ALFRED. Arrêtez, arrêtez de grâce...

JOSÉPHINE. Laissez-moi... on peut venir!..

ALFRED. Un moment, un seul... Joséphine, je vous aime toujours!

JOSÉPHINE. Monsieur, je ne puis en entendre davantage.

ALFRED. Demeurez, je vous en conjure; si ma présence vous importune, si mes paroles vous offensent, c'est à moi, madame, de vous céder la place; mais du moins, souffrez que je me justifie.

JOSÉPHINE. Qu'en est-il besoin, monsieur? Vos torts, je les ai oubliés, votre justification.. hier, peut-être, je pouvais l'entendre, je m'appartenais; aujourd'hui, je ne suis plus Joséphine, je suis madame Durand. Hier, j'aurais pu être faible, aujourd'hui, je serais criminelle!

ALFRED. Vous, la femme d'un autre!.. ah! c'est là ce qui me désespère!.. L'orgueil, la vanité, m'ont fait perdre le bien le plus précieux; mais croyez que mon repentir...

JOSÉPHINE. Silence! silence, monsieur, ou je m'éloigne à l'instant.

ALFRED. Cruelle, voulez-vous donc ajouter à vos peines, en comblant mon malheur... votre secret vous est échappé...

JOSÉPHINE. Que dites-vous?

ALFRED. J'étais là, je vous ai entendue.

JOSÉPHINE. Malheureuse! je suis perdue.

ALFRED. Non, non, je veux être votre ami... un attachement pur et fidèle...

JOSÉPHINE. Mon ami!...

ALFRED. Ah! j'espérais un titre plus doux; mais les ordres d'un père, l'orgueil d'une famille qui voulait pour moi une brillante alliance, un grand nom...que vous dirais-je? je suis bien malheureux!

JOSÉPHINE. Oh! je vous en prie, pas un mot de plus... j'ai besoin de vous croire coupable, de vous accuser. Oh! non, non, je sens que je ne voudrais pas vous savoir innocent.

ALFRED.

Air : *Si j'avais une couronne.*

Rappelez-vous, ô mon amie,
L'époque heureuse où nos deux cœurs
Devaient être unis pour la vie,
Doux souvenirs! temps enchanteurs!

MAD. DURAND.

Oh! loin de moi la mémoire
De ce bonheur trop passager;
Hier encor je pouvais y croire,
Aujourd'hui, je n'y puis songer.

ALFRED.

Dans votre cœur était ma place,
Vous me juriez un doux retour!

MAD. DURAND.

Le serment de l'hymen efface
Tous les sermens faits à l'amour.

ENSEMBLE.

ALFRED.

Moi, cacher en silence

MAD. DURAND.

Ah! cachons en silence

ENSEMBLE.

Ma cruelle souffrance;
Doux rêve d'espérance,

ALFRED.

Ah! je ne puis bannir

MAD. DURAND.

Oh! oui je dois bannir

ENSEMBLE.

Votre doux souvenir.

On vient; retirez-vous, monsieur, oubliez-moi.

SCENE VII.

ALFRED, DURAND, JOSÉPHINE, DERNEVAL, LA BARONNE, Gens de la noce.

CHŒUR.

Air *de Malvina.*

De la danse
Pour délassement,
Du jeu tentons la chance;
Il est si doux en s'amusant,
De gagner de l'argent!

DURAND. Ouf! je suis rendu; n'allez pas sur la pelouse, mon propriétaire, car maman Gournay vous prendrait pour son partner, et c'est une fière galopeuse, allez! elle m'a mis sur les dents.

DERNEVAL. Un jour de mariage!

DURAND. Oh! c'est méchant ça, beau-frère; mais soyez tranquille, je sais mener de front toutes les affaires, l'une ne me fait pas oublier l'autre!

DERNEVAL. Le fait est que vous avez une bonne tête.

DURAND. Je m'en vante! En parlant de ça.. tiens, j'allais encore oublier.. dites donc, mon propriétaire, j'ai une petite faveur à vous demander.

ALFRED. Parlez, M. Durand, tout ce qui dépendra de moi...

DURAND. C'est que ma belle-mère prétend que le moment n'est pas convenable...

LA BARONNE. Je crois, au contraire, que M. Alfred ne sera jamais mieux disposé à faire quelque chose pour vous.

JOSÉPHINE, *à part.* Que cette femme me déplaît!

DURAND. C'est une observation locative; voyez-vous, je me suis laissé dire qu'il fumait dans l'arrière-boutique.

ALFRED. N'est-ce que cela? je donnerai des ordres.

DURAND. C'est que la fumée, ça abîme les yeux, et ça serait désagréable pour moi; un mari a besoin d'y voir clair... ah! ah! c'est une plaisanterie, madame Durand.

LA BARONNE, *à Derneval.* Elle arrive à propos.

DURAND, *à Alfred.* C'est étonnant comme ma femme est sérieuse, rien ne l'a fait rire!

DERNEVAL. J'apostille la demande de Durand, mon cher Alfred, par pitié pour ses yeux.

ALFRED. Et pour ceux de madame, ils sont si jolis!

DURAND, *à sa femme.* Pas vrai qu'il est aimable notre propriétaire?

JOSÉPHINE. Oui, oui... (*A part.*) Oh! que je souffre.

DERNEVAL. Allons, allons, prenons place mesdames et messieurs... Voyons, Durand, le cœur ne vous en dit pas?

Pendant ce temps on s'est assis aux tables de jeu.

DURAND. Non, non.

DERNEVAL. Avez-vous peur de perdre?

DURAND. Au contraire, j'ai peur de gagner; je connais le proverbe: heureux au jeu, malheureux en femme. Or, en ne jouant pas, je suis bien tranquille.

DERNEVAL. Oui, oui. (*Bas à Alfred.*) Voilà comme il nous en faut. (*Haut.*) Allons, Alfred, placez-vous en face de madame Durand.

ALFRED. Volontiers.

Alfred et madame Durand se placent à la table d'écarté à gauche; la baronne est assise à côté d'Alfred, Derneval est debout, derrière la chaise de madame Durand.

DERNEVAL. A propos, où est donc ma femme? je ne l'ai pas aperçue de la nuit.

DURAND. Tout-à-l'heure, elle était à la balançoire avec maman Gournay.

DERNEVAL. Dès que ma femme se balance, je suis bien tranquille... Dix louis pour madame Durand.

DURAND. Et moi, je parie dix sous.

ALFRED. Je tiens le pari. (*Il joue.*) Le roi, la vole!

DURAND. Si ma femme pouvait perdre, ça corroborerait joliment le proverbe.

ALFRED. Le roi et le point!

DURAND, *se frottant les mains.* Bravo! elle a perdu! eh! bien, avec moi; faut que je perde aussi pour être tout-à-fait content.

ALFRED. Allons!

LA BARONNE, *avec intention.* Je parie pour M. Alfred.

JOSÉPHINE, *vivement.* Et moi pour mon mari, madame.

LA BARONNE. Ah! volontiers.

DURAND. Prenez, bon! bon! enlevez, j'ai

perdu. Bravo! quel bonheur! à vous beau-frère.

DERNEVAL. Allons!

Il s'assied à la place de Durand, le jeu s'anime.

DURAND. Les voilà lancés! si je retournais danser; oh! non, madame Gournay n'aurait qu'à se pendre encore après moi; c'est une belle-mère d'un certain poids... (*Alfred se lève, une autre personne prend sa place.*) Si je repassais les couplets de circonstance que j'ai achetés hier, j'y pense, je les ai laissés dans ma redingote maron; et moi qui comptais là-dessus; avec ça que j'en ai parlé au beau-frère, qui est un meuvais plaisant... (*Il tire sa montre.*) J'ai encore le temps de les aller chercher... c'est ça; et en même temps, pour faire d'une pierre deux coups, j'apporte une couple de bouteilles de Cent-sept ans, ça sera le coup de l'étrier, (*Derneval quitte la table, madame Durand l'y remplace. — Derneval et la baronne causent ensemble au fond.*) Après ça, bonsoir la compagnie! chacun chez soi... avec sa petite femme... Ah! quel moment! allons, allons, vivement; ne perdons pas de temps.

Il sort par la gauche sans être vu.

JOSÉPHINE, *quittant le jeu.* J'ai encore perdu.

DERNEVAL, *descendant la scène avec la baronne.* Encore! et Alfred qui pariait pour vous?

JOSÉPHINE, *qui s'est assise à droite.* Cela est fâcheux, monsieur; j'ai mal su défendre votre argent.

ALFRED, *à voix basse.* Qu'importe? Avec vous, le malheur même est doux à partager.

JOSÉPHINE, *à la baronne qui s'est approchée.* Vous ne jouez plus madame?

LA BARONNE. Non, je viens me mêler à la conversation, celle de monsieur est si instructive!

La baronne s'assied à la droite de Joséphine.

ALFRED. Moins que la vôtre pourtant, madame, et je m'humilierais volontiers devant votre expérience.

LA BARONNE, *à part.* L'expérience! l'impertinent!

ALFRED. Eh! justement voici madame Derneval.

DERNEVAL. Ma femme! (*A part.*) je n'y pensais plus.

ALFRED. Elle sera enchantée de profiter de vos leçons.

HORTENSE. Comment! que dites-vous, monsieur?

Il la conduit par la main à une chaise à côté de la baronne; Derneval s'est placé à la table d'écarté, Alfred parie contre lui et regarde le jeu, tout en prenant part à la conversation des dames.

LA BARONNE. Approchez, approchez, mon enfant; nous sommes ici en petit comité, et vous avez, plus que personne, le droit d'y prendre part.

HORTENSE. Pourquoi donc madame?

LA BARONNE. Voici monsieur qui fait le mauvais plaisant, et prétend que je puis vous donner d'excellens avis. Eh bien! je veux justifier la bonne opinion qu'il a de moi. Vous voilà donc mariées, mesdames? Je ne vous dirai pas, comme tous les pères et mères, que vous avez atteint le bonheur! non, le bonheur, comme le rêvent les jeunes filles, est une illusion.

HORTENSE. Moi, je n'ai rien rêvé du tout madame; maman m'a dit: M. Derneval te demande en mariage, c'est un bon parti; veux-tu l'accepter. J'ai répondu: comme il vous plaira, maman.

LA BARONNE. Et, si, au lieu de M. Derneval, on vous eût présenté un autre mari?

HORTENSE. Si maman m'avait dit c'est celui-ci qui te convient je l'aurais crue et j'aurais répondu, comme il vous plaira, maman.

LA BARONNE, *à part.* Elle est d'une simplicité! (*Haut.*) Il est heureux pour vous ma belle enfant que votre cœur n'ait point encore parlé, même en faveur de votre mari.

ALFRED. Comment?

LA BARONNE. C'est que l'on se berce souvent de vaines espérances de bonheur qu'on a bien de la peine à réaliser. Tandis qu'un cœur, maître de lui, laisse à notre volonté le pouvoir de nous créer une situation douce et tranquille. Cela vaut toujours mieux que ces folles passions où la raison s'égare; car vous pouvez m'en croire, ces hommes si aimables, si spirituels, nous aiment toujours moins que leur vanité et leur ambition.

JOSÉPHINE. Je l'ai déjà pensé.

ALFRED. Peste soit de la morale! elle arrive à propos!

LA BARONNE. Que dites-vous?

ALFRED. J'admirais votre éloquence.

LA BARONNE. En ce moment, je n'ai de prétention qu'à la franchise.

ALFRED. Et votre franchise nous traite un peu mal.

LA BARONNE. Suis-je donc injuste?

ALFRED. Il est des exceptions.

LA BARONNE. En connaissez vous beaucoup?

ALFRED. Mais!..

LA BARONNE. Mais... Vous n'en signalez aucune.

ALFRED. Vous nous traitez vraiment en ennemis si dangereux, qu'il y aurait de quoi flatter notre orgueil, si, comme vous le disiez, il pouvait jamais l'emporter sur un véritable sentiment.

SCENE VIII.

DERNEVAL, LA BARONNE, HORTENSE, Mad. GOURNAY, JOSEPHINE, ALFRED.

MAD. GOURNAY. Durand! Durand! eh! bien, où est-il donc?

JOSÉPHINE. Il était là, il n'y a qu'un moment.

MAD. GOURNAY. Je l'ai cherché partout sans le trouver.

UN GARÇON. M. Durand vient de sortir, madame.

MAD. GOURNAY. Comment sortir! mais voici l'heure de nous en aller; tout le monde se retire de l'autre côté.

ALFRED. Déjà!

MAD. GOURNAY. Ce Durand qui s'absente!

DERNEVAL. Tranquillisez-vous donc, belle mère! je suis sûr qu'il est allé préparer une surprise à sa femme... ne l'attendez pas.

MAD. GOURNAY. Il en est très-capable... mais qui nous reconduira?

ALFRED. J'offre ma voiture à ces dames.

DERNEVAL. C'est cela, mon cher Alfred, chargez-vous de ma belle-mère et de ses deux filles; moi j'aurai l'honneur de remettre madame la baronne chez elle.

MAD. GOURNAY. Eh! bien! partons, partons!

CHŒUR.

Final du premier acte de Louise.

Allons, allons l'heure s'avance
Et de ces lieux il faut sortir;
Adieu les fêtes et la danse,
Voici le jour, il faut partir.

MAD. GOURNAY, *à Joséphine.*

Viens, ma fille!

LA BARONNE, *bas à Derneval montrant Joséphine.*

Voyez-vous le trouble de son ame!

DERNEVAL, *à part.*

Pauvre Durand! pauvre Durand!

A la baronne.

Daignez, madame,
Me prendre ici pour chevalier,
C'est un honneur que je réclame.

ALFRED, *à Joséphine en lui offrant sa main.*

Je viens aussi vous supplier...

JOSÉPHINE, *hésitant.*

Monsieur...

MAD. GOURNAY.

Ne vas-tu pas te faire prier?..

Joséphine, qui voit tous les yeux fixés sur elle donne sa main à Alfred, en baissant les yeux et d'un air embarrassé; jeu de scène de Derneval et de la baronne à qui le mouvement n'a point échappé. Tout le monde se dispose pour la sortie; et l'effectue en reprenant le chœur.

Allons, allons, l'heure s'avance,
Et de ces lieux il faut sortir;
Adieu, les fêtes et la danse,
Voici le jour il faut partir.

SCENE IX.

DURAND, *chargé de deux bouteilles.*

DURAND, *entrant.* Personne ne m'a vu! je suis entré par la petite porte. Tiens! il n'y a personne ici! tant mieux, je veux les surprendre.. avec ça je suis sûr de produire de l'effet à mon entrée. (*On entend le bruit des voitures.*) Qu'est-ce que c'est que ça? (*Il va regarder.*) Diable, v'là des gens de la noce qui s'en vont! et moi, qui voulais chanter mes couplets devant tout le monde. (*On éteint.*) Eh bien! qu'est-ce qu'ils font donc? ils éteignent!.. Ah! çà tout le monde est donc parti? (*Courant au fond à droite.*) Et ma femme! ho! hé! ho! hé! attendez-moi donc... ah! ouiche! ils ne m'entendent pas! hé hé!

UN GARÇON. Que demande, monsieur?

DURAND. Eh! parbleu! je demande la noce.

LE GARÇON. Elle est partie.

DURAND. Partie!.. et ma femme?

LE GARÇON. Votre femme aussi.

DURAND. Sans moi, sans m'attendre! avec M. Alfred, sans doute?

LE GARÇON. Précisément.

DURAND. Ah! c'est trop fort, qu'il danse la première contredanse avec ma femme... passe; mais le reste ça me regarde. Dépêchons-nous de la rejoindre; et dussé-je monter derrière la voiture, j'arriverai aussitôt qu'eux.

Il sort par le restaurant, et l'on entend un bruit de bouteilles cassées.

DURAND, *dans l'intérieur.* Garçon! garçon! que diable éclairez-moi donc! je viens de me casser la tête contre le mur.

LE GARÇON. Voilà, voilà monsieur.

Le garçon court à son secours; le rideau baisse.

Fin du premier acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Le théâtre représente la chambre de Durand; elle conduit à la boutique par un escalier tournant; dans le fond un grand portrait en pied.

SCENE PREMIERE.

DURAND, *ensuite* GODICHARD.

DURAND, *parlant à la cantonnade.* Ne vous dérangez pas, maman Gournay, je ferai moi-même le thé de ma femme. Vous êtes fatiguée... v'là votre heure, rentrez dans votre chambre; et bonne nuit, dormez bien... C'te pauvre femme; elle a assez travaillé dans son temps et maintenant que la v'là rentière, c'est bien le moins qu'elle se repose... ah! bon! v'là l'eau qui bout... Godichard!...

GODICHARD, *dans la boutique*, voilà!...

DURAND. Monte-moi la boîte au thé... poudre à canon... il n'y a rien de trop bon pour ma femme.....

GODICHARD, *entrant*, voilà! not' bourgeois.

DURAND, *prenant la boîte à thé*, donne... Godichard, une tasse.

GODICHARD, Voilà!..

DURAND. Non, c'est la mienne.... celle de ma femme.... en porcelaine dorée!

GODICHARD. C'est juste, j'oubliais.... toujours ce qu'il y a de plus beau pour madame!

DURAND, toujours, mon garçon, et songes-y bien, si tu te maries jamais; ce qu'il faut en ménage, c'est des égards, de la douceur, donne-moi le sucre... A propos, quand M. Berchoux, le sergent, viendra me chercher, tu m'avertiras.

GODICHARD. Vous ne couchez donc pas ici?

DURAND. Non; puisque je suis de garde.

GODICHARD. C'est différent... à propos, hier, pendant que vous étiez absent, M. Alfred est venu pour vous voir.

DURAND. Et il a choisi le moment où j'étais sorti!.. il nous rend souvent visite, mon propriétaire! Voilà six mois que je suis marié, et il n'est jamais resté deux jours sans venir à la boutique... je connais son affaire... et j'ouvre l'œil; mais sans que ma femme s'en doute... parce que je la crois incapable... et puis, pour être bon mari, il ne faut être ni défiant ni jaloux...

On entend une voiture.

Qu'est-ce que j'entends donc là?... c'est le cabriolet de mon-beau frère! il en descend avec sa femme! Il y a longtemps qu'ils n'étaient venus nous voir; ils sont si habitués à leur Chaussée-d'Antin... tiens, Godichard, reporte le thé....

SCÈNE II.

MAD. DERNEVAL, DURAND, DERNEVAL.

MAD. DERNEVAL. Bonjour, mon cher Durand.

DURAND. Ma petite sœur, je suis bien le vôtre... et vous, beau-frère, comment va?

DERNEVAL. Fort bien. *Regardant Godichard qui s'éloigne.* Mais, dites-moi donc, mon cher Durand, où diable prenez-vous vos garçons?...

DURAND. Pourquoi cela?

DERNEVAL. C'est qu'ils me rappellent ce couplet de je ne sais plus quelle pièce, vous savez:

Air: *tenez, moi, je suis un bon homme.*

Ils sont bien bons assurément,
De montrer gratis des figures
Qu'on irait voir pour de l'argent.

DURAND. Ah! dam! beau-frère, pour vendre du poivre et de la cassonade, voire même du jus de réglisse, on n'a pas besoin d'être un Adonis ou un Apollon du Belvéder; pourvu qu'on soit rangé, honnête, laborieux...

DERNEVAL. Et laid, on convient à la boutique et au maître.... je comprends.... ah! çà, je ne vous connaissais pas cette nouvelle chambre.

MAD. DERNEVAL. C'est ça que je remarquais... vous avez donc agrandi votre logement?.. au fait, maman m'en avait parlé.

DURAND. Depuis qu'elle a vendu son fonds, et qu'elle est venue demeurer avec nous, M. Alfred m'a cédé cette chambre qui faisait partie de son appartement. J'ai donné mon ancienne à Mad Gournay, celle qui est tout au fond...

MAD DERNEVAL. Vous avez préféré celle-ci.

DURAND. Ah! c'était bien plus commode; comme elle donnait sur la boutique, j'ai fait percer un escalier, comme vous voyez.

MAD. DERNEVAL. En effet, que de changemens je trouve.

DURAND. Dam sans reproche, c'est qu'il y a plus de six semaines qu'on n'a eu le plaisir de vous voir.

DERNEVAL. Qu'est-ce que c'est donc que ce grand portrait-là.

DURAND. C'est un portrait de famille.

DERNEVAL. A vous?

DURAND. Non pas; à M. Alfred; c'est son père; il m'avait promis de le faire enlever. Mais comme ça ne me gêne pas, il m'a demandé la permission de le laisser ici encore quelque tems.

DERNEVAL, *à part*. C'est un moyen de faire penser à lui. (*Haut.*) Et vous y avez consenti?

DURAND. Oh! comme je vous l'ai dit, ça ne me gêne pas, et puis ça ne fait pas mal, ça meuble.....

DERNEVAL, *regardant le portrait*. Dieux! quelles moustaches!.. c'est un marin; je serais curieux de connaître sa vie, et quelques-unes de ses actions de guerre.

DURAND.

AIR : *De montrer gratis leurs figures.*

Ah! l'on en raconte plus d'une
Sur le compte de ce gaillard;
Sur les mers il fit sa fortune,
Il se battait comme un Jean-Bart.
C'était un terrible corsaire,
Et son fils, en digne héritier,
A Paris s'fit propriétaire,
Pour ne pas changer de métier.

DERNEVAL. Comment! comment! des épigrames.....

DURAND. Ah! c'que j'en dis, c'est pour plaisanter. je n'ai pas à me plaindre de M. Alfred, au contraire, car j'ai obtenu cette chambre, sans augmentation de loyer.

DERNEVAL. Oui, c'est fort aimable.

DURAND. Sans doute; seulement, nous avons passé un nouveau bail.

DERNEVAL. Ah! je comprends, il craint de vous laisser échapper.

DURAND. Oui, il tient beaucoup à moi.

DERNEVAL *à part*. Et à sa femme.

MAD. DERNEVAL. Mais parlez-moi donc de Joséphine, je ne la vois pas arriver. Sa santé, celle de maman?

DURAND. Maman se porte très-bien, elle dort pour le moment, quant à ma femme, elle est légèrement indisposée.

MAD. DERNEVAL. Ah! tant pis! moi qui venais passer la soirée avec elle.

DURAND. Au contraire, ça se trouve bien... je suis de garde, ça fait qu'elle ne sera pas seule ce soir.

DERNEVAL. Ah! vous êtes de garde!.. et toujours voltigeur?

DURAND. Du tout, du tout...j'en ai assez.

DERNEVAL. Comment?

DURAND. Oui; il y a toujours des mauvais plaisans qui vous lâchent des quolibets... Ces diables d'épaulettes jaunes... quand on est marié, ça prête à une foule de plaisanteries.

DERNEVAL. Ah! je conçois...

DURAND. Aussi je suis chasseur... et bizet pour le moment; vu que le tailleur m'a manqué de parole... petite sœur, je vais dire à Joséphine que vous êtes ici, et en même tems lui porter cette tasse de thé que j'ai faite moi-même pour elle.

MAD. DERNEVAL. C'est cela; allez, je serai contente de la voir.

DURAND. Dans un instant je suis à vous.

Il sort.

SCENE III.

MAD. DERNEVAL, DERNEVAL.

DERNEVAL. En vérité, il eut été bien malheureux que Durand ne se marièt pas, car il a au suprême degré, le physique de l'emploi.

MAD. DERNEVAL. Vous riez, monsieur, et moi, je trouve que sa conduite avec sa femme, serait très-bonne à suivre pour beaucoup de nos maris à la mode.

DERNEVAL. J'espère que vous ne me mettez pas de ce nombre.

MAD. DERNEVAL. Hem! hem!

DERNEVAL, Ah! vous seriez bien injuste! moi qui vous environne de tous les plaisirs qui peuvent éblouir une femme; bals, spectacles, concerts...

MAD. DERNEVAL. Oh! cela est vrai, cet hvier à été délicieux; que de belles soirées, que de plaisirs! je n'ai pas manqué un seul bal au profit des indigens.

DERNEVAL. Vous avez un cœur si bon!

MAD. DERNEVAL. Et des toilettes charmantes! aussi monsieur, j'ai fait des conquêtes...

DERNEVAL. C'est qu'en effet, vous êtes adorable.

MAD. DERNEVAL. Oh! un compliment de mari; c'est bien fade.

DERNEVAL. Charmante!... en vérité, j'admire les rapides progrès que vous avez faits dans le monde. Qui se douterait, à

vous voir maintenant, que c'est là, cette petite fille, autrefois si timide, si gauche.

MAD. DERNEVAL. C'est vous qui m'avez formée, monsieur, vous avez voulu que je devinsse une femme à la mode, j'ai profité de vos leçons.

DERNEVAL. Aussi suis-je fier de mon ouvrage...

MAD. DERNEVAL. Cependant vous n'y attachez pas un grand prix.

DERNEVAL. Comment?...

MAD. DERNEVAL. D'autres femmes... madame la baronne...

DERNEVAL. Mad. la baronne?

MAD. DERNEVAL. Oh! je ne vous en veux pas. Dans le monde, la jalousie est un ridicule, et puis je ne manque pas de consolateur. Oh! prenez-y-garde, monsieur; à votre place, je me conduirais avec plus de prudence.

DERNEVAL. Le ton dont vous me le dites suffirait pour me rassurer, si j'étais assez malheureux pour douter de vos sentimens pour moi.

MAD. DERNEVAL, *à part.* Ces maris sont tous de même.

DERNEVAL. Plût-au-ciel, que ce pauvre Durand fût aussi tranquille que moi!

MAD. DERNEVAL. Allez-vous encore vous égayer à ses dépens? inventer quelque mauvaise plaisanterie?

DERNEVAL. Moi, je n'invente rien, j'observe, voilà tout.

MAD. DERNEVAL, *souriant.* Oui, vous êtes bon observateur.

DERNEVAL. Nous verrons, nous verrons... Alfred...

MAD. DERNEVAL. M. Alfred!.. aimer ma sœur!.. cela n'est pas, monsieur, cela ne peut pas être; qui vous l'a dit? Sur quoi motivez-vous ces soupçons ridicules?.. Votre esprit caustique s'exerce toujours aux dépens d'un brave homme et de sa femme... qui, tous deux, me sont chers, qui sont mes parens... en vérité, je ne conçois pas cette fureur de médire!

DERNEVAL, *riant.* Vous mettez un feu à les défendre. !

MAD. DERNEVAL. C'est que toute médisance, toute calomnie... oui, monsieur, toute calomnie me blesse et m'importune. Supposer que M. Alfred!.. Oh! non, non; cela ne se peut pas... il m'a juré...

DORNEVAL. Comment !

MAD. DERNEVAL. Il a promis... à moi, à ma sœur, à toute ma famille, une amitié qu'il ne saurait trahir... Encore une fois cela ne se peut pas.

DERNEVAL. C'est comme vous voudrez.

GODICHARD, *dans la boutique.* Montez, montez, Monsieur.

DERNEVAL. Qui vient donc?

SCENE IV.

DERNEVAL, ALFRED, MADAME DERNEVAL.

DERNEVAL. Eh! c'est ce cher Alfred.

ALFRED *entrant à part.* Hortense!

MAD. DERNEVAL. *à part.* Qui l'amène ici?

ALFRED, *saluant.* Madame... j'allais chez vous, Derneval, lorsqu'en passant j'ai aperçu votre cabriolet à la porte de Durand.

DERNEVAL, *à sa femme.* Il veut me faire croire que c'est pour moi qu'il vient ici... (*A Alfred.*) Auriez-vous quelques ordres à me donner pour la Bourse?..

ALFRED, *regardant Mad. Derneval.* Non; le plaisir seul de voir les personnes que j'aime...

MAD. DERNEVAL, *à part.* Non il ne me trompe pas.

DERNEVAL. Ah! C'est trop flatteur! (*A part.*) ces amans sont étonnans avec leurs petites ruses.

ALFRED. Madame, j'espérais avoir le plaisir de vous rencontrer hier, au bal de la Baronne; tout le monde a remarqué votre absence.

MAD. DERNEVAL. Comment!... j'ignorais ..

ALFRED. Est-il possible.

DERNEVAL. Ahie! ahie! ahie!..

ALFRED. Ah! Derneval, ce n'est pas bien.

DERNEVAL. Ma femme se trompe. (*Bas à sa femme.*) Vous saurez la raison. (*Haut.*) J'ai été très peinée de son refus de m'accompagner, mais des maux de nerfs, des vapeurs! ah! c'est une maladie terrible.

Air : Vaudev. du premier prix.

C'est le choléra des ménages,
C'est la terreur du médecin;
Elle épouvante les plus sages,
Et tous y perdent leur latin.
Honte, aux savans que l'on admire!
Ce mal, des maris redouté,
Cède au pouvoir d'un cachemire,
Et résiste à la faculté.

ALFRED. Derneval a fait tout ce qu'il a pu pour nous consoler de votre perte... toute la nuit, il a été d'une gaîté délicieuse avec les hommes, et d'une galanterie chevaleresque avec les dames.

MAD. DERNEVAL. Ah!

ALFRED. Il faut lui rendre cette justice, il s'est montré supérieur à nous tous.

DERNEVAL. Ah! mon cher!... (*A part.*) il est furieux contre moi, j'ai fait la cour à la baronne..

MAD. DURAND, *dans la coulisse.* Comment! ils sont ici?

DERNEVAL. Ah! voici madame Durand.

SCENE V.

MAD. DERNEVAL, MAD. DURAND, DURAND, ALFRED.

MAD. DERNEVAL, *entrant.* Ma chère Joséphine!

MAD. DURAND, *à part.* M. Alfred!

ALFRED, *à part.* Elle évite mes regards!

DURAND, *d'un air goguenard.* Serviteur, mon propriétaire.

ALFRED. Bonjour, mon cher Durand.

MAD. DERNEVAL. Qu'est-ce que ton mari disait donc? tu n'as jamais été plus fraîche et plus jolie.

DURAND. Eh! bien, M. Alfred, vous ne dites rien à ma femme?

DERNEVAL. Pauvre garçon! il en est fâché.

DURAND. Et toi, Fifine, est-ce que tu penses encore à cette discussion d'il y a huit jours, que j'ai interrompue par mon arrivée? M. Alfred m'a dit, je crois, qu'il était question de politique... (*A Derneval.*) Oh! c'est que ma femme tient à son opinion. (*A Alfred.*) Vous aurez beau faire, vous ne la ferez pas changer.

DERNEVAL, *à part.* Est-il bête, ce Durand!

DURAND. Mais la politique ne doit pas brouiller les honnêtes gens; car ce qu'ils veulent, c'est toujours dans l'intérêt du bien... Ainsi, qu'on se donne la main, en signe de réconciliation.

DERNEVAL, *à part.* Par exemple, il passe la permission.

ALFRED. Je ne demande pas mieux, si madame le permet.

DURAND. Oh! mon Dieu! que de cérémonies!.. (*Examinant sa femme.*) Elle se trouble.

JOSÉPHINE, *présentant sa main.* Si monsieur veut me promettre de ne plus traiter les mêmes questions?...

ALFRED, *lui glissant un billet.* Si mes discours vous déplaisent, je me tairai, madame; mais je suis trop fidèle à mes sentimens, pour vous promettre d'en changer.

JOSÉPHINE, *bas.* Quoi! monsieur, vous osez?..

ALFRED, *bas.* Prenez, on nous observe.

DURAND, *à part.* Un billet!.. (*Haut.*) Allons, la paix est faite, j'en suis enchanté. (*A part.*) J'étouffe de colère.

MAD. DERNEVAL. Et c'est à vous qu'en revient tout l'honneur. Monsieur, ne s'est pas fait prier; il y a mis une bonne grâce...

ALFRED, *bas.* Que voulez-vous dire?

MAD. DERNEVAL, *à demi-voix* Je vous l'expliquerai.

DURAND. Je sais bien qu'à ma place, beaucoup de maris n'en agiraient pas ainsi.

DERNEVAL, *à part.* Je le crois bien.

DURAND. Ils ne verraient pas d'un bon œil, un jeune homme bien fait, aimable, spirituel, comme mon propriétaire, venir dans leur maison; ils craindraient que ses visites ne s'adressassent plutôt à la femme qu'au mari; enfin ils seraient jaloux. Dieu merci! je ne suis pas de ces maris-là. Je sais bien que madame Durand pourra rencontrer de plus beaux garçons que moi; mais je défie que personne ait jamais pour elle plus de soins, plus de complaisance, et surtout un attachement plus sincère et plus profond; et ça me tranquillise.

MAD. DURAND. Mon ami!

DURAND. Oui, oui, ma femme, ça me tranquillise. (*A part.*) Je suis furieux! je saurai ce qu'il y a dans cette lettre.

DERNEVAL, *à part.* Quelle drôle de physionomie ils ont tous!

DURAND. Est-ce que vous n'êtes pas de mon avis, beau-frère?

DERNEVAL. Si fait, si fait; vous avez une excellente philosophie.

DURAND. N'est-ce pas?.. et puis d'ailleurs, comme dit maman Gournay: les bons maris font les bonnes femmes, je ne sors pas de là... Qu'en dites-vous M. Alfred?

ALFRED. Que vous avez parfaitement raison; mais pardon, je vous quitte; une affaire importante exige ma présence.

DERNEVAL. Attendez-moi, mon cher, je pars aussi.

ALFRED. Nous ne ferons pas longue route ensemble, je rentre chez moi.

DERNEVAL, *à part.* Il voudrait aller sans moi chez la baronne... (*Haut.*) N'importe, nous partirons ensemble, je laisserai mon cabriolet à madame Derneval pour la ramener.

MAD. DERNEVAL. Je croyais que vous viendriez me chercher?

DERNEVAL. Impossible! j'ai trois cliens à voir... Venez Alfred.

ALFRED. Mesdames, agréez mon hommage.

DERNEVAL. Bonne nuit, mon cher Durand; ne vous fatiguez pas trop en patrouille.

ALFRED. C'est vrai; vous êtes de garde...

DURAND. Oui, oui, et vous pouvez dormir tranquille.

ALFRED, *à part*. C'est bon à savoir.

DERNEVAL, *à Durand*.

Air : *Adieu donc, adieu, madame*. (Deuxième année.)

Adieu donc, et bonne garde,
Adieu, soldat citoyen!
Qu'en patrouille Dieu vous garde!
Et veillez sur votre bien.

DURAND.

Oui, je ferai bonne garde,
Et vrai soldat citoyen,
Avec prudence je garde
Et mon pays et mon bien.

DERNEVAL *et* ALFRED.

Adieu donc, et bonne garde,
Adieu, etc.

Ils sortent; Durand les reconduit.

SCENE VI.

MAD. DURAND, MAD. DERNEVAL.

MAD. DURAND, *se laissant tomber sur un fauteuil*. Oser me remettre une lettre devant tout le monde!.. mon émotion a failli me trahir.

MAD. DERNEVAL. Eh! mon Dieu, qu'as-tu donc? comme te voilà pâle!

MAD. DURAND. Rien, un peu de fatigue.

DURAND, *rentrant*. Les voilà partis; maintenant, il me faut une explication sur cette lettre.

MAD. DERNEVAL. Ah! Durand, voyez donc; ma sœur est indisposée.. tout-à-l'heure, pâle et froide; à présent, brûlante.. voyez.

MAD. DURAND. Non, te dis-je; ce n'est rien.

DURAND. Peut-être la chaleur.

MAD. DURAND. Oui, c'est celà.

DURAND, *à part* C'est la lettre... il faut que je la voie.. on a beau dire et beau faire, il y a dans le mariage de vilains quarts d'heure. (*haut*). Pardon, belle-sœur, ne vous alarmez pas, Joséphine a besoin de repos, et malgré le plaisir que lui cause votre, visite je ne pense pas que vous puissiez la prolonger ce soir.

MAD. DURAND. Au contraire; reste, ma sœur, j'ai besoin de distraction.

DURAND, *à part*. C'est cela, elle craint un tête-à-tête; mais je l'aurai; (*haut*). Tu as beau dire, tu n'es pas bien, et il faut...

MAD. DURAND, Mais non, vous dis-je, je sais bien ce que j'éprouve.

DURAND, *à part*. Oui; et moi aussi.

MAD. DURAND. Et ces précautions sont inutiles.

DURAND. Inutiles, selon vous; moi, je les trouve nécessaires; enfin, je le veux.. pour vous, pour votre santé.

MAD. DURAND. Quelle obstination! mais qu'avez-vous donc?

DURAND. Ce que j'ai?... oh! ma foi je n'y tiens plus, j'ai...

SCENE VII.

Les Mêmes, GODICHARD; *puis* BERCHOUX.

GODICHARD. Not' bourgeois, not' bourgeois!..

DURAND. Qu'y a-t-il? que me voulez-vous?

GODICHARD. C'est monsieur Berchoux, le sergent, qui vient vous chercher; le voilà...

BERCHOUX. Eh! bien, voisin, partons-nous?.. Mesdames...

DURAND. Ah! c'est vous, mon sergent... me voilà, me voilà.

BERCHOUX. Allons; nous sommes en retard... votre faction est de 9 à 10.

DURAND. C'est vrai; je l'avais oublié.

BERCHOUX. Partons, partons, Robert et Cousin nous attendent en-bas.

DURAND, *à part*. Il est dit que je ne saurai rience soir... mais il n'y a pas de mal, j'étais trop en colère...

Il met son chapeau.

MAD. DURAND. Tu pars, mon ami?...

DURAND. Oui, je reviendrai demain de bonne heure. *à part*. peut-être plus tôt.

MAD. DERNEVAL. Eh, bien! vous n'embrassez pas votre femme?

DURAND. Ah! c'est vrai (*il embrasse sa femme*.) Quel baiser de Judas!

Il sort.

SCENE VIII.

MAD. DERNEVAL. MAD. DURAND.

MAD. DERNEVAL. Qu'avait donc Durand? il m'a semblé en colère...

MAD. DURAND. Mais, non.

MAD. DERNEVAL. Oh! tu as beau dire; il n'était pas très aimable tout à l'heure; est-ce qu'il est souvent comme cela?

MAD. DURAND. Garde-toi de le croire; Durand est le meilleur des hommes, il est rempli pour moi de soins, d'attentions, de prévenances.

MAD. DERNEVAL. Ainsi tu l'aimes, tu es heureuse?

MAD. DURAND. Certainement; et toi, ma sœur?

MAD. DERNEVAL. Oh! moi; c'est différent...

MAD. DURAND. Comment? Derneval...

MAD. DERNEVAL. Il est très aimable avec les autres femmes... avec moi, il ne s'en donne pas la peine.

MAD. DURAND. Cependant il semble jouir de ce qu'il appelle tes triomphes dans le monde.

MAD. DERNEVAL. Oui, pour lui, pour sa vanité.

MAD. DURAND. Pourquoi avoir cette idée?

MAD. DERNEVAL. Je le connais, et il n'est pas le seul ainsi; dans ce monde brillant, tout n'est qu'égoïsme et orgueil. Ces défauts, M. Derneval les possède au suprême degré, enfin; c'est un financier, c'est tout dire.

MAD. DURAND. Mais c'est ton mari, il doit être pour toi le plus aimable.

MAD. DERNEVAL. Je le voudrais; mais il n'en est rien. Ces qualités qu'il semblait me refuser, d'autres les ont reconnues en moi; alors, il a bien voulu ouvrir les yeux et me tenir compte de ce qu'il appelle mon bon goût, mon esprit et ma grâce; mais tout cela si froidement... et puis, ce n'est pas lui, qui le premier a éveillé en moi cette satisfaction d'amour-propre si douce à une femme; et c'est un grand tort pour un mari.. alors, j'ai vu qu'il y avait dans le monde, des hommes plus séduisans que M. Derneval.

MAD. DURAND. Oh! ma sœur, que dis-tu là!

MAD. DERNEVAL. Une chose toute simple, que j'ai éprouvée. Est-ce ma faute, si, malgré moi, je fais des comparaisons?..

MAD. DURAND. Qui ne sont pas favorables à ton mari!... Il faut éloigner ces idées-là, Hortense; Derneval aurait droit de se plaindre, s'il savait...

MAD. DERNEVAL. Mon mari? Te le dirais-je, c'est lui qui, chaque jour, se charge d'éloigner les scrupules qui viennent m'embarrasser.

MAD. DURAND. Comment!

MAD. DERNEVAL. Vingt fois il a blâmé mon excessive sévérité pour les vices du monde. Il est le premier à rire des malheurs d'un mari, fût-il son ami, son beau-frère.

MAD. DURAND. Comment! que veux-tu dire?

MAD DERNEVAL. Ah! rien... mais il prétend que M. Alfred...

MAD. DURAND, *troublée*. M. Alfred! Eh bien! qu'y a-t-il de commun entre lui et moi?

MAD. DERNEVAL. Ah! je n'en crois rien, j'ai repoussé ces folles idées.

MAD. DURAND. Ces folles idées!.. dis plutôt cet indigne mensonge. Ce grand monde que tu me représente si léger, si brillant, j'ai pu le regretter parfois; mais, d'après ce que tu m'en dis, je le hais, je le méprise, et je benis mon obscurité; mais, du moins, j'ai le droit d'exiger qu'on la respecte... et que le poison de la calomnie ne pénètre pas jusqu'à ma modeste demeure.

MAD. DERNEVAL. Allons, allons, tu es d'une sévérité... C'est ton indisposition qui te met dans cet état d'irritation...

MAD. DURAND. En effet, je souffre.

MAD. DERNEVAL. Eh bien! repose-toi, tu en as besoin, il se fait tard.. je rentre chez moi. (*A part.*) Tout ce que je voulais savoir, c'est qu'Alfred ne me trompait pas...je suis tranquille à présent (*Haut.*) Adieu! adieu, bonne sœur, nous reprendrons notre conversation.

MAD. DURAND. Oui, une autre fois; et j'espère te trouver plus raisonnable.

MAD. DERNEVAL. Et toi moins sévère.

Air.

ENSEMBLE.

Ma sœur, il faut que je te quitte.
Il se fait tard, adieu, bonsoir;
Ah! vraiment, tu dois au plus vite,
Changer de manière de voir.

JOSÉPHINE.

Ah! plus tard, tu seras plus sage;
Alors, tu le sauras, ma sœur;
Ce n'est pas hors de son ménage,
Que l'on peut trouver le bonheur.

ENSEMBLE.

Ma sœur, etc.

Elle sort.

SCENE IX.

MAD. DURAND, *seule*. Et voilà pourtant où l'a conduite cette vie de luxe et de plaisir! mais moi-même, suis-je à l'abri des soupçons? un mot impertinent de ce Der-

neval, si vain, si sot, ne peut-il pas me perdre... et cette lettre, cette lettre, il m'a forcée de l'accepter... refuser, c'était attirer l'attention... Je ne la lirai pas... je ne dois pas la lire.

Air nouveau de M. Adolphe.

J'en suis sûre, il dit qu'il m'adore ;
Je ne dois plus penser à lui ;
Grand Dieu! si je l'aimais encore,
Oh! non, non ; j'aime mon mari ;
Et cependant, l'âme oppressée,
Lorsque je veux, pour mon bonheur,
Bannir ses traits de ma pensée,
Je les retrouve dans mon cœur.

Écrivons-lui..

Elle s'assied à son secrétaire et écrit... Pendant ce temps, le portrait du fond tourne sur lui-même. Alfred paraît...

MAD. DURAND, *effrayée*. Quel est ce bruit ? Grand Dieu, qu'ai-je vu ! c'est lui!

ALFRED. Silence, Joséphine! silence!

MAD. DURAND. Par quelle perfidie?..

ALFRED. Calmez cette terreur.

MAD. DURAND. Monsieur, avez-vous bien osé?..

ALFRED. Calmez cette agitation.

MAD. DURAND. Si l'on vous voit ici, je suis perdue, déshonorée.

ALFRED. Non, non, rien qu'un seul mot, et je pars...

MAD. DURAND. A l'instant.

ALFRED, *la suppliant*. De grâce, écoutez-moi...

MAD. DURAND. Si vous faites un pas de plus, j'appelle.

ALFRED. Eh! bien, j'obéis, je me retire; aussi bien, je sens à présent que le sacrifice que je voulais faire est au-dessus de mes forces... Ces lettres...

MAD. DURAND. Ces lettres... Eh! bien?

ALFRED. Ce sont les vôtres.

MAD. DURAND. Les miennes!..

ALFRED. Oui; je les reçus dans un temps plus heureux; alors que nos deux cœurs échangaient leurs pensées... c'était le seul bien qui me restât Je les relisais sans cesse; aujourd'hui pourtant, voyant votre froideur, désespéré, furieux contre vous, contre moi-même; et je l'avouerai, poussé par le dépit, je voulais vous les rendre.

MAD. DURAND. Donnez, donnez, que je les anéantisse.

ALFRED. Mais vous refusez de m'entendre, vous me chassez, je dois obéir.

Fausse sortie.

MAD. DURAND. Non, non, je vous en conjure; pour mon repos, pour celui de tout ce qui m'est cher, rendez-moi ces lettres, rendez-les-moi, monsieur.

ALFRED, *à part*. Elle me retient, j'ai réussi.

MAD. DURAND. Ces lettres, monsieur, ces lettres...

ALFRED, *les lui donnant*. Les voilà, madame. Eh bien! doutez-vous encore du sentiment qui m'amène en ces lieux?

MAD. DURAND. Non, si vous partez à l'instant.

ALFRED. Et pourtant dans votre colère, vous m'accusiez de surprise, de trahison.

MAD. DURAND. Prouvez-moi, monsieur que j'étais injuste.

ALFRED. Non, dussiez-vous me haïr, j'ai besoin de vous dire tout ce que ce cœur a souffert; depuis le jour fatal où les ordres de ma famille me firent une loi de renoncer à vous, je n'ai plus goûté un moment de bonheur.

MAD. DURAND. Assez, monsieur.

ALFRED. J'avais cru pouvoir faire ce sacrifice à votre repos, au mien. J'ai cru m'étourdir au sein du monde et des plaisirs, mais je vous retrouvais partout ; l'amour se réveillait là, plus fort, plus ardent que jamais.

MAD. DURAND. Assez, assez! vous dis-je! ah! voici le vrai motif qui vous a conduit ici. N'affectez pas un dévouement, une générosité mensongère. Vous avez cru m'en imposer. O ciel! je suis donc bien méprisable!.. mais qu'ai-je donc fait? Par quelle imprudence, par quelle condescendance coupable ai-je pu enhardir cette conduite? Savez-vous, monsieur, que c'est affreux, que vous me faites douter de ma propre estime.

ALFRED. Toi, toi, cesser d'être pure, d'être un ange sur la terre!.. Dois-tu donc toujours te sacrifier aux lois d'un monde injuste, qui ne verrait dans tes souffrances, que l'accomplissement d'un froid devoir. Ah! loin de nous ces cœurs de glace, vivons pour nous, pour nous aimer. Joséphine, que de beaux jours nous restent encore! Que de félicité!..

MAD. DURAND. Et que de honte! n'oubliez, pas cela monsieur.

ALFRED. Quoi! céder au doux penchant qui nous entraîne, obéir à son cœur, n'est-ce pas une loi plus forte et plus sacrée que ce joug de fer que la société nous impose? Tu n'as rien à redouter, le secret n'existe qu'entre nous ; grâce à cette issue, nous pourrons nous voir, nous entendre, sans

craindre les regards indiscrets. Vois; tout est assuré, c'est l'amour qui m'a inspiré cette ruse. Eh bien! tu m'as pardonné, tu me comprends maintenant?

MAD. DURAND. Oui; vous avez raison; je vous ai compris, et n'ai plus de colère.

ALFRED. Ma Joséphine!

MAD. DURAND. Tout à l'heure j'envisageais avec effroi le danger qui me menaçait; seule ici, avec vous, faible femme! je tremblais... maintenant, je ne vous crains plus...

ALFRED. Ah!

MAD. DURAND. Ecoutez, car je n'ai plus de colère. Vous venez de me rappeler un temps, qui souvent est revenu à ma pensée... alors, monsieur, je vous aimais!.. Oh! je puis le dire sans crainte, parce qu'alors je vous aimais; et maintenant...

ALFRED. Que dites-vous?

MAD. DURAND. Maintenant, je vous méprise... Cet homme, mon mari, que vous couvrez de vos superbes dédains, vous venez de le grandir à mes yeux de toute la distance qui vous sépare; de toute la distance d'un homme d'honneur à un vil séducteur.

ALFRED. Madame!..

MAD. DURAND. Oh! le noble caractère, que celui d'un homme qui croit pouvoir impunément user de ses avantages pour entraîner une faible femme, et porter la désolation au sein de toute une famille! Qui ne rougit pas d'employer les moyens les plus lâches pour parvenir jusqu'à moi. La séduction même a ses bornes; elle s'arrête devant la bassesse; vous ne l'avez pas fait, vous, monsieur, et vous croyez pouvoir être encore dangereux?

ALFRED, *à part.* Peste soit de la vertu bourgeoise!

MAD. DURAND. Voilà votre chemin, monsieur.

Air *de Wallace.*

Sortez de ma présence,
Pour ne plus revenir;
A ce prix, au silence
Je pourrai consentir.

ALFRED.

Je sors de sa présence,
Pour ne plus revenir;
A ce prix, au silence
Elle peut consentir.

Alfred, embarrassé, rentre en fermant la porte avec colère; le portrait qui la masque tombe par le choc.

SCÈNE X.

MAD. DURAND, *seule;* ensuite DURAND.

Ciel! ce portrait!.. Si Durand s'apercevait... Oh! non, non; qu'il ignore toujours ce que cet homme a osé entreprendre; dans sa colère, il exposerait sa vie, peut-être.... Ah! je ne lui survivrais pas, car je l'aime! ah! oui, je l'aime!.. et maintenant, plus encore que jamais... (*Elle cherche à remettre le portrait.*) Hâtons-nous de le replacer. Ah! mon Dieu, je ne le puis; que faire?.. On ouvre la porte de la boutique!.. c'est Durand! déjà de retour... comment se fait-il? Ah! remettons-nous!..

DURAND, *entrant.* Tiens, tu n'es pas encore couchée, Joséphine?

MAD. DURAND. Non, mon ami, je... je lisais...

DURAND, *à part.* Voilà le moment de l'explication; le grand air m'a fait du bien; je suis calme, allons... (*Haut.*) Ta société t'a-t-elle quittée tard?

MAD. DURAND. Ma société?.. tu veux dire ma sœur?

DURAND. Ah! oui, c'est vrai; ces messieurs sont partis avec moi; c'est dommage, ils t'auraient tenu compagnie... M. Alfred, surtout.

MAD. DURAND. M. Alfred?..

DURAND. C'est un aimable causeur; on dit qu'il a de l'esprit. Tu dois bien le savoir, toi, qui t'y connais mieux que moi.

MAD. DURAND. Cela m'importe si peu, que je ne l'ai pas remarqué.

DURAND. Oh! tu dis ça; mais, vous autres femmes, vous tenez à ces colifichets de conversation auxquels je n'entends rien, moi, bonhomme, occupé de mes affaires, moi, bien simple, un peu bête...

MAD. DURAND. Oh! mon ami!

DURAND. Dam! on ne se fait pas soi-même... aussi je me suis dit : ma femme a plus d'instruction que moi, eh bien! tant mieux! elle aura toute ma confiance, tout ce qu'elle fera sera pour le bien; là-dessus, j'ai fermé les yeux, et j'ai dit : qu'elle me conduise... Et puis, je me suis dit encore : je lui serai peut-être utile aussi; car, enfin, une femme, quelque talent, quelque esprit qu'elle ait, trouve parfois dans son chemin un passage difficile... le bras d'un mari est nécessaire alors : et le mien sera toujours là pour la soutenir, comme mon cœur pour recevoir ses secrets, pour lui donner des conseils; c'est toujours là que je prends les miens... car, vois-tu, Joséphine, le

cœur, ça trompe encore moins que l'esprit.

MAD. DURAND, *à part.* Oh! mon Dieu! se douterait-il?..

DURAND. Aussi, si tu en avais des secrets, tu ne me les cacherais point, n'est-ce pas?

MAD. DURAND. Non, assurément.

DURAND. Parbleu! tu sais bien que je suis ton meilleur ami, moi.

MAD. DURAND. Oh! oui, vous êtes bon.

DURAND. Dam! je fais ce que je puis pour ça; il y en a beaucoup qui prennent ça pour de la bêtise.

MAD. DURAND. Quelque sot... comme Derneval...

DURAND. C'est que ces gens-là n'ont point mon cœur, c'est qu'ils ne sentent pas comme moi, c'est qu'ils n'aiment point comme je t'aime... mais qu'est-ce que ça me fait? pourvu que tu me rendes justice, toi; c'est ton opinion seule qu'il m'importe de satisfaire.

MAD. DURAND. Et vous y avez réussi, mon ami... En vérité, je ne comprends pas pourquoi vous vous mettez toujours au-dessous des autres... Vous m'accordez toujours la supériorité, et dans toutes circonstances, c'est à vous, à votre bon sens, que je dois mes plus sages et mes meilleures actions. Vous ne commandez pas, eh bien! j'obéis toujours avec confiance, avec plaisir... et après, vous m'en laissez tout le mérite. Comment rester insensible à tant de douceurs, tant de prévenances?..

DURAND, *à part.* Avec tout cela, elle ne me parle pas de la lettre. (*Haut.*) Ah, ça! mais qu'as-tu donc? Tu parais inquiète, agitée?..

MAD. DURAND. Moi? non...

DURAND. Qu'est-ce que tu regardes donc toujours par-là... tiens! c'est le portrait qui est décroché... je vas l'arranger.

MAD. DURAND. Non, non; plus tard, demain... tu es fatigué, mon ami; il faut prendre du repos...

DURAND. Parbleu! ce n'est pas ça qui me fatiguera; en montant sur une chaise...

MAD. DURAND. Non, non, je ne veux pas...

DURAND. Je le veux, moi... Qu'est-ce que ça signifie?.. Qu'est-ce que je vois là, une porte...

MAD. DURAND, *à part.* Je suis perdue!

DURAND. Il y a de la lumière!.. elle est fermée en dedans; et de ce côté, pas de verroux, pas d'obstacle!.. Joséphine, répondez, qu'est-ce que cela signifie?

MAD. DURAND. Je ne sais.

DURAND. Vous ne savez?.. Et ce portrait dérangé... Ah! vous me trompiez...

MAD. DURAND. Non, je te jure que ce matin encore j'ignorais...

DURAND. Ce matin!.. et ce soir, vous êtes plus instruite?..

MAD. DURAND. De grâce, calmez-vous!

DURAND. Oui, oui, vous avez raison, je dois être calme, je le serai. Oh! n'ayez pas peur, je ne ferai point d'éclat, de scandale; mais tout est fini entre nous...

MAD. DURAND. Que dites-vous?

DURAND. J'ai cru long-temps que je pourrais être heureux, que vous rendriez justice à mon amour, à mon dévouement pour vous... je n'ai pas réussi; je suis bien malheureux! mais je ne suis point un lâche, je saurai supporter ma douleur.

MAD. DURAND. Oh! ne parlez pas ainsi, vous me brisez le cœur.

DURAND. Oh! oui, de la pitié, n'est-ce pas? c'est le sentiment que je vous inspire, c'est ce qui vous a retenue jusqu'à ce jour... De la pitié! ah! vous m'avez mal jugé, madame; ce que je veux, ce que je n'ai pu trouver avec vous, c'était un cœur qui répondît au mien... Amour pour amour; âme pour âme, et vous m'avez trahi!

MAD. DURAND. Jamais, jamais!

DURAND. Démentez donc ces preuves; mais vous me croyez donc bien insensé, bien absurde!.. c'est là ce que vous avez toujours pensé de moi, vous, et votre société. Ce Durand est si bête! un rustre, un homme du peuple, à qui l'on peut tout faire accroire...

MAD. DURAND. Oh! monsieur...

DURAND. Oui, oui, ce sont les discours de tous ces élégans; les vôtres, peut-être, que sais-je?

Air : *T'en souviens-tu?*

Ces gens du monde à figur' composée,
Mon ton bourgeois, fatiguait leur orgueil;
J'étais pour tous un objet de risée,
Dès que d' leur port', je franchissais le seuil;
On se faisait un jeu d' ma patience,
Je supportais en paix ce ton railleur;
Mais je me r'lève, alors que l'on m'offense,
Car j' suis du peuple, et je tiens à l'honneur.

MAD. DURAND. Durand, revenez à vous; je vous aime, je n'aime que vous, je vous estime...

DURAND. Vous m'estimez? Et pourquoi ne le feriez-vous donc pas?.. Votre estime, dois-je vous en remercier? Ai-je jamais démérité de celle de personne? L'estime! Ah!

ce sentiment-là, c'est à moi que je le dois, à ma conduite...Il n'est pas en votre pouvoir de me la retirer, comme votre amour...

MAD. DURAND. Ah! c'est trop souffrir... vous me croyez donc coupable?

DURAND. Ah! si vous pouviez me prouver le contraire!..

MAD. DURAND. Eh bien! vous saurez tout.

DURAND. Écoutez, Joséphine, je suis confiant, ne cherchez point à me tromper... Tenez, vous voyez, je ne vous le cache pas; je pleure, car je souffre.... Vous étiez mon bien, ma vie; vous étiez tout pour moi, je n'avais pas une pensée, pas un battement de cœur, pas une joie qui ne fût à toi, ou qui ne vînt de toi... Eh bien! si je ne suffis pas à ton bonheur, dis-le-moi franchement; j'aurai la force de renoncer à tout cela, je te rendrai ta liberté... j'irai loin, bien loin...

MAD. DURAND. Toi, me quitter!..

DURAND. Mais qu'a-t-il donc pour te plaire?.. Est-ce qu'il peut jamais t'aimer autant que moi.

MAD. DURAND. Non, non.

DURAND. Après son infâme conduite, tu ne peux estimer son caractère... Ce qu'il a fait cette nuit, en mon absence...

MAD. DURAND. Est indigne.

DURAND. Aussi, malgré les apparences, je ne puis te croire entièrement coupable; tu peux avoir manqué de force, mais ce n'est pas toi qui t'avilirais jusqu'à me tendre un piège honteux.... Quel noble sentiment! quelle gloire, en effet, de tromper un homme confiant et crédule, et chez lui, dans sa demeure, lui ravir son honneur par les moyens qu'un vil malfaiteur emploierait pour le voler en son absence; pour forcer son secrétaire.

MAD. DURAND. Cela est vrai, c'est une infamie.

DURAND. Une lettre!.. Qui a écrit cela?

MAD. DURAND. c'est moi.

DURAND, *après avoir lu l'adresse.* A M. Alfred.

MAD. DURAND. A lui!

DURAND. A M. Alfred!...

MAD. DURAND. Lisez...

DURAND. (*Il lit.*) «Monsieur, je vous renvoie, sans la lire, la lettre que vous avez eu l'imprudence de me remettre; si je n'avais craint d'attirer l'attention de mon mari, je ne l'eusse point prise. Au nom du ciel; que ce soit la dernière, je vous l'ai déjà dit et je vous le répète ici, j'aime mon mari, je l'aime de toutes les forces de mon âme, et je regarderais comme digne de mépris, quiconque douterait de ma fidélité à l'homme qui a reçu ma foi, et dont le bonheur peut seul assurer le mien.»

Il se pourrait!.. vous avez... tu as écrit cela, Joséphine? ah! je suis trop heureux! Ma femme, ma bonne femme, ah! j'en mourrai de joie... cette lettre...

MAD. DURAND. Contient mes sentimens.

DURAND. Oh! que j'avais raison de te croire innocente! Pardonne, pardonne-moi. Ah! c'est donc lui, lui seul qui m'a tourmenté; ah! qu'il aille en repos à présent, je ne le crains plus..

MAD. DURAND. vous me rendez votre amitié?...

DURAND. Est-ce que tu l'as jamais perdue? Non, vois-tu; je vivrais loin de toi.. trahi, abandonné... enfin je te haïrais... que je t'aimerais toujours... Ça me fait penser qu'il se fait tard, c'est l'heure de se reposer. Joséphine, passons dans ta chambre... Ah! j'allais oublier... faut être poli... (*il va à la porte du fond.*) Bonne nuit, M. Alfred. (*Il prend le bras de sa femme et va ensuite au fond.*) Dormez-bien mon propriétaire. (*Il donne de grands coups de marteau sur la porte comme s'il la condamnait.*)

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un riche salon, éclairé par des candelabres chargés de bougies; des orangers, des grenadiers, etc. sont autour de l'appartement qui a un second salon, également éclairé, dans lequel on danse.

SCENE PREMIERE

DERNEVAL, *à des domestiques.*

Tout est disposé pour ma soirée, dans les pièces voisines? A gauche, l'orchestre; à droite, les tables de jeu? (*Les domestiques s'inclinent.*) Très bien; sortez. Ces arbustes dans ce salon, font un effet merveilleux! c'est une idée charmante de ma femme... elle me coûte un peu cher, par exemple! Des grenadiers, des lauriers en fleurs, à la fin de l'hiver!

SCENE II.

MICHEL, *un portefeuille sous le bras,* DERNEVAL.

MICHEL. Monsieur, votre courrier est terminé.

DERNEVAL. A merveille! Maintenant, je puis être tout entier à mon bal.

MICHEL. Il me semble que depuis ce matin, vous vous en êtes assez occupé, et que la correspondance ne vous gêne guères.

DERNEVAL. Il est si difficile de mener de front les affaires et les plaisirs... heureusement que tu es là, toi, mon plus ancien, mon premier commis.

MICHEL. Ce n'est pas pour me vanter; mais il serait difficile de trouver une caisse plus en ordre que la mienne.

DERNEVAL. As-tu été à la Bourse, aujourd'hui?

MICHEL. Oui, monsieur.

DERNEVAL. Y a-t-il du nouveau?

MICHEL. Non; les fonds se soutiennent.

DERNEVAL. Quel papier offre-t-on?

MICHEL. Des portugais.

DERNEVAL. Je n'en veux pas.

MICHEL. Des espagnols.

DERNEVAL. Encore moins.

MICHEL. Et l'emprunt grec.

DERNEVAL. Oh! celui-là, c'est différent.

Air *Vaud. de l'Apothicaire.*

Dans cet emprunt, vrai marché d'or,
N'avons-nous pas pour garantie,
L'Angleterre, les cours du Nord;
Nous aurons mieux, je le parie;
Car pour l'amour des potentats,
A chaque trône que l'on fonde,
La France prête ses soldats,
Et paie encor pour tout le monde.

MICHEL. Il est venu ce matin quatre agens de change vous demander; mais vous n'étiez pas visible.

DERNEVAL. Je les verrai ce soir, à mon bal masqué.

MICHEL. Vous avez beaucoup de monde, à ce qu'il paraît?

DERNEVAL. Deux cents personnes.

MICHEL. Deux cents personnes! où les mettra-t-on, bon Dieu! on étouffera!

DERNEVAL. Tant mieux, il n'y a pas de réunion brillante sans cela... Alfred est-il venu?

MICHEL. Ce jeune homme élégant? Pas encore; mais madame vous a fait demander plusieurs fois, car le monde arrive dans le salon.

DERNEVAL. Déjà!.. Et Alfred à qui j'avais écrit...

MICHEL. N'avez-vous aucun ordre à me donner?

DERNEVAL. Non, non, je m'en rapporte à toi; je suis parfaitement tranquille.

MICHEL. Et moi, je ne le suis pas.

DERNEVAL. Comment?

MICHEL. Ah! dam; je ne suis pas flatteur, moi, monsieur; deux et deux font quatre, et pour tout au monde je ne dirais pas non.

DERNEVAL. Voyons, où veux-tu en venir?

MICHEL. J'en veux venir, monsieur, que voilà un an que vous êtes marié.

DERNEVAL. Il y a plus que cela.

MICHEL. Non, monsieur.

DERNEVAL. Le temps m'a paru bien long.

MICHEL. Oh, monsieur, pour ce qui est des dates, je suis infaillible... Voyez plutôt mes livres.

DERNEVAL. Eh! bien, après?

MICHEL. Après, après... croyez-vous donc que je ne voie pas ce qui se passe?.. Tenez, monsieur, voilà vingt-cinq ans que j'ai épousé madame Michel; vous connaissez son caractère; elle me fait enrager bien souvent, et j'aurais pu, avec plus de raison que bien d'autres, m'en lasser, chercher de la distraction, je ne l'ai point fait; si ce n'est pour elle, c'est pour moi. Car lorsque monsieur trompe madame, madame trompe monsieur; chacun va de son côté... il n'y a plus d'accord dans le ménage; à qui la faute? A celui qui a commencé.

DERNEVAL. Allons donc.

MICHEL. Oui, monsieur, quand les livres de la société ne sont pas en règle; quand un et un font trois, il n'y a pas de raison pour que ça ne fasse pas quatre.

SCÈNE III.

Les Mêmes, ALFRED.

DERNEVAL. Eh! le voilà, ce cher ami!

MICHEL. Allons, voilà mon sermon rangé dans la classe des effets protestés...

DERNEVAL. Michel, mettez votre courrier sur mon bureau, dans mon cabinet... le monde va venir; vous sortirez par le petit escalier et m'en remettrez la clé.

MICHEL. Oui, monsieur.

Il sort par la gauche.

SCÈNE IV.

DERNEVAL, ALFRED.

DERNEVAL. Comme vous venez tard, mon cher Alfred!

ALFRED. J'avais quelques emplètes à faire.

DERNEVAL. Je tenais à vous parler; il faut que vous me rendiez un service.

ALFRED. Parlez; trop heureux d'obliger un ami.

DERNEVAL. D'ailleurs, à charge de revanche... entre garçons.

ALFRED. Comment?

DERNEVAL. Quand je dis garçon, je le suis par caractère; mais venons au fait; mon ami, je suis le plus heureux des hommes.

ALFRED. Vraiment?

DERNEVAL. Oui; je vous ai dit qu'à la dernière soirée, chez le banquier Duval, j'avais risqué une déclaration à la jolie baronne.

ALFRED. Oui! Eh bien?

DERNEVAL. Eh! bien, comme elle avait paru fâchée de ma témérité, je craignais d'avoir fait un pas de clerc, et je n'osais me flatter qu'elle acceptât une invitation pour mon bal de ce soir. Vous concevez, c'est presque un aveu que je ne lui ai pas déplu...

ALFRED. Elle vient donc?..

DERNEVAL. Oui, mon ami, elle vient; et bien plus; à condition que je serai, cet hiver, un des fidèles de ses charmantes soirées... Je ne saurais réunir trop d'aimables cavaliers, m'écrit-elle, et votre esprit, vos manières... enfin une lettre charmante.

ALFRED. Heureux mortel!

DERNEVAL. Ce triomphe est d'autant plus flatteur, qu'il y a des rivaux brillans... Heureusement que le plus dangereux s'est retiré pour se fixer ailleurs.

ALFRED. Moi, votre rival! non, vraiment, je n'avais pas la prétention de lutter contre vous...

DERNEVAL. Dites plutôt que les beaux yeux de madame Durand...

ALFRED, *départ.* Laissons-lui son erreur... (*Haut.*) Madame Durand! y pensez-vous, mon cher? Voilà trois grands mois que je ne me suis présenté chez elle.

DERNEVAL. Eh! parbleu, c'est bien là ce qui m'effraie pour mon beau-frère... nous autres mauvais sujets, nous savons à quoi nous en tenir sur ces refroidissemens simulés; il faut bien donner le change au monde, quand on a trop de choses à laisser voir.

ALFRED. Je vous jure...

DERNEVAL. Eh! mon Dieu! je n'en parle qu'à vous; mais enfin, je puis attendre un peu de complaisance, en retour de ma discrétion.

ALFRED. Qu'est-ce donc?

DERNEVAL. Vous pensez bien que ce soir, je ne pourrai guères quitter la baronne; nous aurons tant de choses à nous dire.

ALFRED. Je le conçois.

DERNEVAL. Eh bien! oui; mais le plus gênant, c'est que ma femme sera là, et je ne voudrais pas qu'elle pût s'apercevoir...

ALFRED. Que voulez-vous que j'y fasse?

DERNEVAL. Mon Dieu! Rien de plus facile; puisque devant le monde, vous ne vous occupez plus de madame Durand, il vous faut bien une dame, en galant chevalier. Eh! bien, autant ma femme qu'une autre; qu'est-ce que ça vous fait?

ALFRED. Mais mon cher ami...

DERNEVAL. Allons, allons, ne craignez-vous pas d'exciter un peu la jalousie de votre toute belle... raison de plus pour être

adoré, mon cher. Voyons, faites cela pour moi; occupez ma femme ce soir, une autre fois, j'occuperai Durand; service pour service; vous me le promettez, n'est-ce pas?

ALFRED. Puisque vous le voulez absolument.

DERNEVAL. Je vous en supplie.

ALFRED, *à part.* On ne peut pas être meilleur mari.

SCENE IV.

ALFRED, MAD. DERNEVAL, MAD. DURAND, DERNEVAL.

Elles entrent par le fond à droite.

DERNEVAL. Chut! on vient... c'est ma femme...

ALFRED. Madame...

MAD. DURAND. Monsieur Alfred!

MAD. DERNEVAL. Eh! bien, messieurs, vous ne venez pas...

MAD. DURAND. Il y a déjà foule au salon.

MAD. DERNEVAL. C'est donc vous qui retenez ici mon mari?

DERNEVAL. Oui, une affaire importante...

ALFRED. Une affaire délicate, dont nous combinions les chances...

MAD. DURAND. Oh! alors, nous sommes fâchées de vous avoir troublés dans vos opérations.

ALFRED. Pourquoi donc? le bal est aussi une affaire importante.

DERNEVAL. Surtout pour vous, mesdames.

MAD. DERNEVAL. Que voulez-vous? c'est là que nous exerçons notre empire.

DERNEVAL. Et lorsqu'on est aussi jolie, on est sûr de n'y trouver que des sujets dévoués.

MAD. DERNEVAL. Oh! mon Dieu! qu'est-ce qui vous prend donc, monsieur? comment! des complimens à votre femme!

DERNEVAL. Et pourquoi pas, madame? En voyant le plaisir qui brille dans vos yeux, cette fraîcheur, cet éclat... (*Madame Derneval part d'un grand éclat de rire. — A part.*) C'est singulier, quand je veux faire le galant avec ma femme, je suis bête... comme un mari.

MAD. DERNEVAL. Vraiment, monsieur, ne soyez pas si aimable avec moi. A voir le mal que cela vous donne... j'ai presque regret d'en être la cause.

DERNEVAL. Ah!

MAD. DERNEVAL. Je suis désolée de vous avoir trouvé ici, M. Alfred.

ALFRED. Pourquoi donc, madame?

MAD. DERNEVAL. Je voulais vous intriguer, mais à présent que vous avez vu mon domino...

ALFRED. Vous vous fussiez trahie sans cela, madame.

MAD. DERNEVAL. Comment!

ALFRED.

Air : *J'en guette un petit de mon âge.*

De tant d'attraits dont vous êtes pourvue,
Oui, je le sais, ce manteau de satin
Pourrait bien priver notre vue,
Et pour nous désoler enfin,
Ce masque aussi peut faire disparaître
Ces yeux si doux, ce visage parfait,
Mais votre esprit, qui seul vous trahirait,
Vous ferait bientôt reconnaître. *bis.*

DERNEVAL. Charmant, charmant!.. ma foi, j'en ai souvent entendu au spectacle qui ne valaient pas mieux que ça. Cet Alfred est la galanterie même... autrefois, j'étais ainsi, moi; mais quand on est marié, ce n'est plus ça.

MAD. DURAND. Pourquoi donc?

DERNEVAL. C'est mieux, plus solide, mais moins brillant; aussi, mon cher Alfred, c'est vous qui serez ce soir le chevalier de ma femme... je ne veux pas m'exposer à jouer près d'elle un rôle inférieur.

ALFRED. Si madame le permet...

MAD. DERNEVAL. Puisque monsieur l'ordonne...

DERNEVAL, *bas à Alfred.* Bonne petite femme... j'en fais ce que je veux... (*On entend la musique dans les salons.*) L'orchestre est déjà en place... je vous quitte.

ALFRED, *à madame Derneval.* Je suis à vos ordres, madame...

MAD. DERNEVAL. Tout à l'heure, nous nous reverrons dans le bal; j'ai à causer avec ma sœur.

ALFRED. Je me retire.

ENSEMBLE.

Air :

C'est du bal
Le signal,
Il nous invite,
Sortons vite;
De danser
Et valser,
C'est un plaisir,
Sachons donc le saisir.

Ils sortent tous deux par le fond à droite.

SCENE V.

MAD. DERNEVAL, MAD. DURAND.

MAD. DURAND. Qu'as-tu donc à me dire?

MAD. DERNEVAL. Une folie qui me passe par la tête; M. Alfred prétend qu'il me reconnaîtrait sous le masque; je suis bien aise de mettre sa pénétration en défaut.

MAD. DURAND. Comment cela?

MAD. DERNEVAL. Rien de plus facile; en changeant toutes deux de dominos....

MAD. DURAND. Quelle fantaisie!.. Du reste, si cela t'amuse, je suis toute disposée au plaisir.

MAD DERNEVAL. A la bonne heure! voilà comme je t'aime... Sais-tu que tu es bien changée à ton avantage... Au commencement de ton mariage, tu étais triste, mélancolique... à présent, tu es gaie, folâtre...

MAD. DURAND. Que veux-tu? quand le cœur est content et la conscience pure... mais toi, ma sœur, il me semble quelquefois que ta joie est affectée, tes manières, que tu veux rendre aisées, sentent la contrainte.

MAD, DERNEVAL. Quelle idée! (*à part.*) Hélas! elle a deviné.. Mais on vient!..

MAD. DURAND. C'est mon mari, que je suis contente!

SCENE VI.

MAD. DERNEVAL, DURAND, MAD. DURAND.

DURAND. Eh! c'est toi, ma petite femme.. bonjour, belle-sœur.

MAD. DERNEVAL. Bonjour, mon cher Durand.

DURAND. Me v'là, moi, la boutique est fermée. J'ai dit la besogne est faite, en avant le plaisir.

MAD. DERNEVAL, *bas à sa sœur.* Viens donc...

MAD. DURAND. Pardon! mon ami, ma sœur a besoin de moi, je vais revenir.

DURAND. Allez, allez, que je ne vous gêne pas; seulement, ma p'tite femme, je t'attendrai. La première contredanse avec toi, c'est de rigueur.

MAD. DURAND. C'est bien comme cela que je l'entends, monsieur; je ne veux pas que vous dansiez avec une autre que votre femme.

DURAND. ni moi non plus.

Les femmes sortent.

SCENE VI.

DURAND, *seul.* Faut tenir à ses principes, quand ils sont bons. Comme il y a du monde là-dedans! Bon! les voilà qui viennent tous de ce côté à présent... Que vois-je! M. Alfred!... je le croyais à sa campagne! je ne veux pas qu'il me voie... il faudrait lui rendre son salut... et je sens que je ne le pourrais pas, depuis le jour, où il m'a fait tant de mal...

Il se couvre le visage de son masque et s'éloigne.

Air *du pas des folies.* (dans Gustave.)

Vite il faut nous placer au quadrille,
Cédons au plaisir,
Il est prompt à s'enfuir.
Par ses pas que chaque danseur brille;
Vive la gaîté.
Et la légèreté.

DERNEVAL. Formez les quadrilles.

Les quadrilles se forment; le bal est fort animé dans tous les salons.

ALFRED, *il aperçoit Mad. Durand et, trompé par le costume, il s'approche et lui dit :* Ah! vous voilà je vous cherchais.

MAD. DURAND, *à part.* Qu'entends-je?

ALFRED. D'honneur, on n'est pas plus séduisante! je n'osais devant ton mari, te témoigner toute mon admiration. Mais grâce au ciel, c'est lui qui m'a supplié de ne plus te quitter... il veut que je sois ton chevalier, conçois-tu mon bonheur?

MAD. DURAND, *ôtant son masque.* Pardon, monsieur; vous vous trompez, je crois.

ALFRED. Ciel! Madame Durand!.. Quoi! ce costume, c'est une trahison!

MAD. DURAND. J'ai cédé au désir de ma sœur, monsieur; et si j'avais su qu'il dût m'attirer une pareille confidence...

ALFRED. Ah! gardez-vous de croire... (*A part.*) L'imprudente! Ne pas m'avertir... (*Haut.*) Excusez, madame, un premier mouvement dont je n'ai pas été maître... L'enivrement de ces danses, de cette fête; trop de chaleur dans une expression dont je ne calculais pas toute la portée; et puis, le masque permet certaines libertés... mais mon respect pour madame votre sœur...

MAD. DURAND. Je ne vous demande point d'explication, monsieur; je ne veux rien savoir, je ne sais rien.

Elle le salue froidement, et se perd dans la foule.

ALFRED. Ce regard qu'elle m'a lancé!.. plus de doute, elle a deviné la vérité.. Que faire maintenant? Prévenir Hortense...

Oui, c'est le seul parti qui me reste.

Il passe rapidement dans l'autre salon.

SCÈNE X.

DURAND, *à* DERNEVAL, *en entrant par le côté opposé.*

Ah! bien, non, non, beau-frère; vous avez eu tort de m'engager pour le galop.

DERNEVAL. Comment donc! une personne charmante; un peu mûre, il est vrai, mais galopeuse excellente.

DURAND. Ça va bien; moi, qui suis d'une maladresse... je ne sais pas seulement trotter.

DERNEVAL. Justement, elle vous conduira; c'est le plus savant qui guide l'autre... Adieu, adieu; n'oubliez pas que c'est pour le premier galop.

DURAND. Quoi, vous voulez?...

DERNEVAL. Comment donc; mais n'y manquez pas; vous êtes engagé, ce serait une impolitesse.

Il sort.

DURAND. Quelle diable d'idée il a eue là, le beau-frère! Moi, qui ne voulais danser qu'avec ma femme... Ah! ça, où est-elle donc fourrée; c'est une foule par là, on s'y perd... Ah! la voilà; oui, c'est bien son domino rose... Je ne me trompe pas, c'est M. Alfred qui l'accompagne!..

SCENE XI.

DURAND, ALFRED, MAD. DERNEVAL.

MAD. DERNEVAL, *à Alfred.* Ah! mon Dieu! que m'apprenez-vous là? Ma sœur...

ALFRED. Allons, allons, calmez-vous; votre honneur lui est cher.

MAD. DERNEVAL. Ah! je suis perdue!

ALFRED, *l'entraînant un peu plus loin.* Prenez garde, on peut nous entendre.

DURAND, *qui ne les perd pas de vue.* Que peut-il donc lui dire?.. La conversation paraît diablement animée; pourquoi l'écoute-elle?.. Eh! bien, qu'est-ce qui me prend; j'ai des éblouissemens! pourtant, je suis bien tranquille; maudit homme, va!.. Mais qu'est-ce qu'il lui dit donc?

Il se glisse dans la foule et s'approche doucement d'Alfred; au moment où il arrive, il entend ces mots d'Alfred :

ALFRED. Eh! bien, du courage; quelque malheur qui te menace, mon amour te restera.

DERNEVAL. Durand! Durand!

DURAND. Hein, qui m'appelle?

DERNEVAL. Venez donc, venez donc, mon cher, c'est à vous.

DURAND. Plus tard, plus tard, beau-frère.

DERNEVAL. Mais madame de Morange vous attend.

PLUSIEURS CAVALIERS. Allons donc, M. Durand.

On l'entraîne.

DURAND. Eh! bien, eh! bien! me voilà, j'ai bien joliment le cœur à la danse... par exemple.

On entend plusieurs voix dans les salons du fond, crier : *Le galop, le galop.*

Tout le monde sort sur le galop; madame Derneval reste seule en scène avec sa sœur.

SCENE XII.

MAD. DERNEVAL, MAD. DURAND.

MAD. DERNEVAL. Joséphine, ne t'éloigne pas, je t'en prie.

MAD. DURAND. Pardon, je vais...

MAD. DERNEVAL. Tu veux m'éviter... et pourtant, c'est à moi de rougir, de me cacher à tes yeux.

MAD. DURAND. Que dis-tu?

MAD. DERNEVAL. Tu as tout deviné, n'est-ce pas.

MAD. DURAND Mol! je ne te comprends pas.

MAD. DERNEVAL. Si, si, je le vois à ton trouble, à ces yeux mouillés de larmes... tu me méprises, peut-être?

MAD. DURAND. Hortense!

MAD. DERNEVAL. Alfred m'a tout dit.

MAD. DURAND. Malheureuse! tu l'aimes donc bien?

MAD. DERNEVAL. Oh! plus que ma vie.

MAD. DURAND. Je le crois, puisque tu lui as sacrifié ton honneur.

MAD. DERNEVAL. Ah! je suis bien coupable; mais si tu savais par quels degrés j'ai été poussée dans cet abîme... longtemps j'ai résisté, mais il me fallait, au moins, un appui, un protecteur.

MAD. DURAND. Ton mari.

MAD. DERNEVAL. Derneval! ah! c'est lui seul que j'accuse; il pouvait former mon cœur, ce cœur qui était tout à lui; mais pouvait-il le comprendre? Combien de fois ne l'a-t-il pas blessé... Ce n'était point par amour, qu'il m'enivrait de plaisirs, de fêtes; non, son amour, c'est à d'autres qu'il le donnait, je le savais, vois-tu; cela fait souffrir; et moi, seule, au milieu de tous, avec mon chagrin, pouvais-je ne pas faillir?

MAD. DURAND. Et moi, tu m'as oubliée?.. n'étais-je pas là pour recevoir tes confidences, pour partager tes peines?

MAD. DERNEVAL. Ah! si j'avais eu un mari comme le tien; la vertu, peut-être, m'eut été facile; mais ma conduite est tracée... c'est trop affreux de supporter en face les regards de l'époux qu'on a trompé; c'est de la perfidie... ah! j'en rougis devant toi, si sage, si pure... Ma résolution est prise; dès aujourd'hui, je quitterai ces lieux, je fuirai Derneval.

MAD. DURAND. Que dis-tu?.. fuir! afficher, aux yeux de tous, ta honte; désoler notre vieille mère qui t'aime, qui mourrait en apprenant ta faute!.. et pour qui tous ces sacrifices? Pour un homme qui t'aime, qui t'adore, comme il en a aimé, adoré tant d'autres, et qui bientôt t'abandonnera pour une nouvelle victime, aussi crédule et aussi malheureuse que toi.

MAD. DERNEVAL. Non, non, ne l'accuse pas; je suis bien coupable d'oser le défendre devant toi; je ne prétends pas non plus me justifier; mais, du moins, j'ai besoin d'excuser ma faiblesse; de me dire que je ne suis pas descendue si bas, que de trahir mon devoir pour un homme indigne de moi... Si tu savais combien il a lui-même combattu cette fatale passion... combien de fois je l'ai vu souffrant, n'oser me dire un seul mot de toute une soirée... mettre tous ses soins à m'éviter... détourner ses regards, que je surprenais mouillés de larmes; mais je ne sais quelle fatalité nous rapprochait sans cesse!.. il fallait succomber... et quand il osa rompre le silence, me faire l'aveu de son amour, il avait déjà lu dans mes yeux le pardon qui l'attendait dans mon cœur..

MAD DURAND. Oh! quel art infernal! que de perfidie, pour perdre une faible femme!

MAD. DERNEVAL. De la perfidie! de l'art! et où l'aurait-il appris? lui, qui n'aime, qui n'a jamais aimé que moi.

MAD. DURAND. Il te l'a dit?

MAD. DERNEVAL. Il me l'a juré.

MAD. DURAND. Pauvre sœur! Ecoute, Hortense, et crois ce que je vais te dire, car je n'ai qu'un sentiment, celui de la compassion pour toi, qu'il a si indignement trompée.

MAD. DERNEVAL. Que dis-tu?..

MAD. DURAND. Que cet homme m'a tenu le même langage, que moi aussi, je l'ai vu souffrir... détourner des yeux humides de larmes... qu'il abusa de la simplicité de mon cœur, pour y jeter un germe de passion qui devait empoisonner le reste de ma vie; qu'il a voulu me faire maudire le lien auquel je dois aujourd'hui mon bonheur d'épouse; et qui naguère encore, dans le même temps qu'il te faisait tant de sermens d'amour, il tentait, par la plus affreuse perfidie, de me ravir l'honneur.

MAD. DERNEVAL. Impossible!... impossible!.. Oh! tu veux te venger de son abandon... le dépit t'égare...

MAD. DURAND. Moi, du dépit!.. non, ma vanité de femme n'est point blessée par qui ne peut m'inspirer que du mépris.

MAD. DERNEVAL. Joséphine...

MAD. DURAND. Oui, je te fais souffrir, je le sais; mais je dois te sauver de toi-même, te montrer l'abîme ouvert sous tes pieds... un pas de plus, et il se referme sur toi... mais tu es ma sœur, tu ne peux avoir oublié les principes de notre mère... tu as été trompée, séduite, le vice n'a pas corrompu ton cœur .. Allons, ma sœur, il te reste encore un chemin de salut, le repentir; c'est la dernière vertu du coupable, et tu es faite pour le ressentir.

MAD. DERNEVAL. Du repentir! non! non! c'est du désespoir, de la haine... pour lui, pour toi, pour moi-même, pour tout ce qui m'entoure.. c'est toi qui me trompes, peut-être... des preuves, des preuves, il m'en faut.

MAD. DURAND. Hortense, douterais-tu de ta sœur?

MAD. DERNEVAL. Ah! pardonne, ma pauvre tête s'égare... mais que faire?

MAD. DURAND. Ne plus le revoir; lui écrire à l'instant même, et lui ordonner de quitter ces lieux pour n'y plus revenir.

MAD. DERNEVAL. Et suis-je en état de le faire? Maintenant, tant d'idées se heurtent, se confondent, et brisent ma pauvre tête... Toi, toi, plutôt! va, j'approuverai tout ce que tu feras.

MAD. DURAND. Tu as raison.

MAD. DERNEVAL. Dans ma chambre, tu trouveras tout ce qu'il faut pour écrire.

MAD. DURAND. Dans un instant, je suis à toi; allons, du courage!..

MAD. DERNEVAL. J'en aurai; va, va, dépêche-toi.

Madame Durand sort.

SCENE XII.

MAD. DERNEVAL, *puis* ALFRED.

MAD. DERNEVAL. Ah! j'étouffe! mon cœur se brise!.. Oh! ciel! c'est lui!

ALFRED. Vous êtes seule! il me tardait de vous voir. Eh! bien, cet entretien?..

MAD. DERNEVAL. N'a plus rien qui doive nous alarmer; ma sœur m'a juré de garder le silence.

ALFRED. J'en étais sûr.

MAD. DERNEVAL. Oui, vous connaissez sa discrétion.

ALFRED. Son amitié pour vous.

MAD. DERNEVAL. Oh! l'on peut lui confier un secret important... n'est-ce pas, monsieur? Elle sait se taire.

ALFRED. Que voulez-vous dire?

MAD. DERNEVAL. Rien, rien; bonne sœur, elle est indulgente, elle, qui pourtant n'a pas failli; car le croiriez-vous, monsieur, on a cherché aussi à la séduire... on lui jurait aussi qu'on n'avait jamais aimé qu'elle... mais elle avait jugé son séducteur, et le mépris l'a sauvée, dit-elle, de sa perfidie.

ALFRED. Le mépris!

MAD. DERNEVAL. Eh! bien, qu'avez-vous donc?

ALFRED. Moi, rien.

MAD. DERNEVAL. Mais la malheureuse, qui comme moi a succombé, que peut-elle faire... mourir, n'est-ce pas?

ALFRED Hortense!

MAD. DERNEVAL. Mais avant, il lui reste un acte de courage et de dignité à remplir; c'est de dire à l'auteur de tous ses maux, qu'il ne doit plus la revoir, qu'elle le bannit de sa présence.

ALFRED. Arrêtez, de grâce... vous savez tout, je le vois. Votre sœur a trahi un secret que je voulais vous taire... par amour pour vous... car ce n'était qu'un moment d'erreur, vous seule régniez toujours dans mon cœur. Si vous saviez quel fut mon repentir... ah! grâce! grace, Hortense.

Il se met à ses genoux.

SCENE XIII.

Les Mêmes, DURAND.

DURAND. Que vois-je?..

MAD. DERNEVAL. Ciel!

Elle se cache la figure et fuit dans le cabinet à gauche.

ALFRED. Durand! peste soit du butor!

DURAND. Eh bien! je m'en doutais.

ALFRED. Silence! silence, monsieur.

DURAND. Elle est là!..

Il se dirige vers le cabinet.

ALFRED, *se mettant devant lui.* Que voulez-vous faire?

DURAND. Confondre la perfide, et vous punir après.

ALFRED. Qu'est-ce à dire, monsieur?

DURAND. Oh! ne prenez pas vos airs terribles, cela ne m'effraie pas, je vous en avertis.

ALFRED. Au nom du ciel! taisez-vous; voulez-vous faire un éclat?

DURAND. Et si ça me plaît à moi... si je veux faire du bruit, du scandale; qui m'en empêchera?

ALFRED. Moi, moi, monsieur, songez-y bien. Il y va du repos, de l'honneur d'une femme, que je ne laisserai point outrager impunément, et dont je vous rends responsable sur votre tête.

DURAND. Sur ma tête!.. ah! ça! je crois qu'il ose encore me plaisanter... Vil séducteur!.. ah! vous n'en êtes pas où vous le pensez, en me faisant outrage.

ALFRED. Que dit-il? mais vous êtes dans l'erreur.

DURAND. Long-temps je me suis contenu, je me suis fait violence; parce que je ne voyais que vous de coupable... et que je payais en mépris, ce qui demande aujourd'hui vengeance.

ALFRED. Mais je vous répète...

DURAND. Je n'écoute rien... allons, allons, monsieur, marchons; votre vie, ou la mienne.

ALFRED. Y pensez-vous?..

DURAND. Oh! je sais qu'on vante votre adresse, mais j'ai pour moi un cœur qui vaut cent fois le vôtre... ce sont mes droits, mon bien, mon honneur que je défends.

ALFRED. Mais, Durand!

DURAND. Ah! vous avez cru, parce que j'étais un bon homme, qu'on pouvait m'offenser impunément... vous avez pris ma patience pour de la lâcheté, peut-être; mais je veux vous faire pâlir...

ALFRED. Moi?

DURAND. Oui, vous... et si vous n'étiez pas un lâche, il y en aurait déjà un de nous deux couché sur le terrain; mais vous n'avez pas d'âme...

ALFRED. C'en est trop!

DURAND. Marchons donc!..

SCENE XIV.

Les Mêmes, DERNEVAL, Dames et Cavaliers.

CHŒUR.

Air : *de la Galopade.*

D'où vient ce bruit, ce tapage!
C'est M. Durand, je gage;
Il se croit dans son ménage!

C'est vraiment
Trop insolent.

ALFRED. Ah! tout est perdu, maintenant.

DERNEVAL. Mon Dieu! qu'avez-vous donc, mon cher Durand?

DURAND. Ah! beau-frère...je puis compter sur vous; je suis perdu, déshonoré, assassiné.

DERNEVAL. Que voulez-vous dire?

DURAND. Qu'il faut que monsieur me rende raison; qu'il me tue, ou que je le tue...

DERNEVAL. Le tuer!.. et pourquoi?

DURAND. Pourquoi?.. là... là... dans ce cabinet...

DERNEVAL. Eh! bien, dans ce cabinet...

DURAND. J'étouffe! je ne puis m'expliquer... Ma femme, elle avait son masque; mais c'est égal, je l'ai reconnue, c'était elle...

DERNEVAL. Eh bien?

DURAND. J'ai surpris cet homme à ses pieds; ici, tout à l'heure...

DERNEVAL. C'est impossible...

DURAND. Je l'ai vue, vous dis-je!

DERNEVAL. C'est une erreur...

DURAND. Une erreur... eh bien! ouvrez cette porte, brisez-la...

Il veut y aller.

DERNEVAL. Un moment, un moment... (*Bas à Alfred.*) Maladroit, vous laisser surprendre!..(*Haut.*) Mais, mon cher Durand, vous êtes fou! j'étais ici, il n'y a qu'un instant, et je sais avec qui j'ai laissé M. Alfred... Rassurez-vous, ce n'est point avec votre femme.

ALFRED, *bas.* Comment!

DERNEVAL. Laissez-moi faire.

DURAND. Quand je vous dis que je l'ai vue!

DERNEVAL. Vous avez cru...

DURAND. Comment, j'ai cru! c'était bien son domino...

DERNEVAL. Oui, mais elle avait son masque;.. et si ce n'était pas elle...

DURAND. Mais son domino...

DERNEVAL. Si elle en a changé...

DURAND. Comment?

DERNEVAL, *à part.* Oh! quelle idée. (*Haut.*) Ah, ah, ah! l'aventure est impayable! mais, mon cher, c'est ma femme...

ALFRED. Ciel!

DURAND. Votre femme?

DERNEVAL, *bas à Alfred.* Dites donc comme moi...

ALFRED. Oui, oui, sans doute.

DURAND. Pourquoi s'est-elle sauvée en me voyant?

ALFRED. Vos cris l'ont effrayée!

DURAND. Oh! l'on cherche à me tromper... votre femme? Et monsieur était à ses genoux, et cela ne vous fait rien...

DERNEVAL. Parbleu! voilà huit jours qu'ils m'ennuient avec cette scène-là... je la leur fais répéter tous les soirs.

DURAND Comment! une scène!.. vous la faites répéter...

DERNEVAL. Eh! sans doute, un petit proverbe de ma composition que nous devons jouer pour le jour de ma fête.

DURAND. Comment! il se pourrait!.. mais alors, pourquoi votre femme ne sort-elle pas, pourquoi se cacher?

DERNEVAL. Bon! croyez-vous qu'elle nous attend? elle sera descendue par le petit escalier.

ALFRED, *bas.* Quoi! vous pensez?..

DERNEVAL, *bas.* Non, mais voici la clé, courez vite... (*haut.*) Ah! ah! C'est délicieux.. mais dites-moi, mesdames, voyez-vous d'ici le cher Durand, venant interrompre la scène de mon proverbe, une entrée de jaloux!.. précisément, il y en a une deux pages plus loin...Durand, vous jouerez ce rôle-là; on me l'avait réservé, mais je vous le cède.

DURAND. Non pas! non pas! je ne joue pas la comédie, moi.

Tout le monde rit.

DERNEVAL, *à part.* J'espère que je m'en suis joliment tiré; nous autres mauvais sujets... Mais ce pauvre Durand, ça me fait de la peine pour lui, car il a vraiment une figure à ça.

SCENE XV.

Les Mêmes, MAD. DURAND.

MAD. DURAND *à son mari.* Ah! je te cherchais, mon ami.

DURAND. Ma femme!

DERNEVAL. Madame Durand!..

DURAND. Ma femme!

MAD. DURAND. D'où vient cette surprise.

DURAND. Oh! que je t'embrasse!

Il lui prend la tête dans ses mains et la baise.

MAD. DURAND. Devant tout le monde!

DURAND. Eh! qu'est-ce que ça me fait?.. (*A tout le monde.*) C'est ma femme.

DERNEVAL. Est-ce que j'y vois trouble?..

MAD. DURAND. Ah! qu'est-ce que cela veut dire?

DURAND. Je te l'expliquerai.. Figure-toi, une scène... un proverbe... une entrée de